



CAHIER PÉDAGOGIQUE

Cabaret du bout de la nuit



Une création de la Compagnie Pop-Up

Conception : Axel DE BOOSERÉ et Maggy JACOT

Direction musicale : Marc HÉROUET

Salle de la Grande main | du 07 au 11/10/2014

Table des matières

Introduction	3
Note d'intention	4
Dramaturgie	5
La Belle Epoque	7
Pour en savoir un peu plus sur la Belle Epoque	8
Naissance d'un mythe.....	8
Les progrès techniques	9
La seconde révolution industrielle	9
Les progrès de la démocratie	10
Le droit de vote	10
Evolution du droit de vote des femmes	11
Evolution de la législation sur le travail.....	12
Les droits des enfants.....	15
Le travail des enfants aujourd'hui.....	18
Les différentes classes sociales	20
La bourgeoisie au XIX ^e siècle	21
Les domestiques.....	24
Le racisme institutionnalisé	30
Colonisation et esclavage	30
Le racisme d'Etat	35
Les Arts en mutation	39
La fin d'une époque.....	43
La Grande Guerre.....	43
Projet scénographique.....	46
Projet de mise en scène.....	48
Costumes	57
Direction musicale	59
Matériaux	60
Sources des recherches	61
Infos pratiques.....	62

1914 - 2014 : un siècle !

100 ans, ce n'est pas si long en regard d'une vie humaine en perpétuelle augmentation de durée et nous sommes encore nombreux à avoir côtoyé des hommes et des femmes qui étaient jeunes durant la Belle Époque. Ceux qui ont connu les années '70 se souviennent encore des commémorations du 11 Novembre près de la stèle des soldats morts pour la patrie, des défilés où de jeunes vieillards multi-décorés, chaque année moins nombreux, portaient vaillamment des drapeaux de contingents militaires. Mais les témoignages et les chansons qu'on fredonnait dans les foyers se couvrent de poussières. La Seconde Guerre mondiale, encore incarnée par quelques ultimes survivants, achève de créer un écran de fumée pour réduire 14-18 à quelques pages des cours d'Histoire.

Louvoyant entre savoirs et ignorances, nous nous sommes plongés dans la Belle Époque et la Grande Guerre telles des plaques photographiques prêtes à être exposées. Ce parcours nous a remis en lumière certaines composantes de cette société : droit limité des femmes, travail abrutissant des enfants pauvres, avancée des droits sociaux qui fondent notre protection sociale d'aujourd'hui et naissance de l'art moderne. Mais ce qui nous a le plus marqués, c'est cette capacité, intrinsèque à l'être humain, à toute époque et en tout lieu, d'avancer résolument avec des œillères vers une catastrophe annoncée.

C'est à cet endroit que nos bacs de révélateur firent émerger les images impressionnistes d'une Belle Époque questionnant notre monde contemporain. Car si un siècle plus tard la guerre a été éloignée de nos contrées par une Union Européenne qui peut en tout cas se prévaloir de cette réussite, les catastrophes mondiales n'en sont pas annihilées pour autant. Comment dans un siècle nos descendants nous regarderont-ils ? Ne seront-ils pas atterrés en analysant les conséquences de notre légèreté sur l'état de la terre ? Ne pointeront-ils pas nos œillères comme aujourd'hui nous pointons celles des citoyens de la Belle Époque face aux ravages d'une guerre qui aurait sans doute pu être évitée si toutes les volontés avaient concouru à cet objectif ?

La fresque théâtrale et musicale qui compose ce spectacle plongera au cœur d'un tourbillon où désir individuel, lutte de classe, guerre des sexes, divertissements frénétiques et art moderne s'entrechoquent. Un tourbillon où l'être humain, obnubilé par ses histoires personnelles, nie les signes avant-coureurs d'un événement qui va bouleverser sa vie et sa société.

Cabaret du bout de la nuit est un spectacle théâtral et musical qui évoque la Belle Époque et son corollaire, la Grande Guerre. Cette fresque n'est pas une reconstitution historique, ni au niveau musical, ni au niveau scénographique. Elle affiche une prépondérance de la vision artistique par rapport à une restitution conventionnelle ou historique. Elle est un voyage dans un music-hall où les couleurs se juxtaposent dans un tableau où chaos et harmonie se bousculent.

Les chansons tirées du répertoire du café-concert sont parfois comiques ou romantiques, mais celles que nous avons choisies parlent toutes de la société de l'époque. Le divertissement et les chansons réalistes voire politiques entrent en résonance pour créer une vision subjective de cette Belle Époque où foisonnent les révolutions techniques, sociales et artistiques. Les recherches de Charcot et de Freud, le téléphone, les écoles artistiques contemporaines, picturales, musicales et littéraires, se frottent dans ce cabaret improbable. Chansons mises en scène, numéros inspirés par le music-hall et pièce de théâtre y créeront une projection impressionniste d'une époque à redécouvrir.

De larges fragments de la courte pièce de Feydeau *On purge Bébé !*, écrite en 1910, étayeront ce parcours de la Belle Époque à la Grande Guerre. Ses personnages seront les souris de laboratoire dont nous observerons l'aveuglement déterminé menant à l'effondrement de l'univers individuel dans lequel ils s'agitent. Car les horreurs de la guerre assombriront progressivement les couleurs vives de ce cabaret, allégorie d'une guerre qui prend inexorablement le pas sur toutes les autres composantes de la société.

Dans le miroir de cette Belle Époque, nous verrons aussi que chaque société façonne la population qui la compose. Elle peut permettre le travail des enfants, le jugement péremptoire des prostituées, celui dégradant des étrangers, le sexisme à l'égard des femmes, l'asservissement et l'exploitation. Nous verrons la revendication des droits civiques et sociaux, l'émergence de courants artistiques novateurs. Nous verrons le besoin de s'étourdir, la puissance politique de l'art du divertissement et la force de la propagande de guerre mêlée au nationalisme exacerbé.

Lorsque il y a près de deux ans nous avons commencé à réfléchir à ce projet, nous avons d'emblée cherché un angle d'approche singulier par rapport aux évocations historiques qui allaient jalonner cette année commémorative du début de la Grande Guerre. Très éloigné d'une reconstitution, notre projet repose néanmoins sur des recherches documentaires riches et nombreuses. Elles nous ont permis d'appréhender notre société telle qu'elle existait il y a un siècle et comment, à de nombreux égards, elle entre en résonance avec notre monde d'aujourd'hui.

Le travail des enfants est à ce titre édifiant : qui accepterait que, dans nos villes et nos campagnes, des enfants soient mis au travail 10h par jour, 6 jours sur 7, pour les besoins de la relance économique ? Et dans le même temps, cependant, qui d'entre nous refuse de consommer des produits fabriqués à l'autre bout du monde dans des conditions inadmissibles ?

On peut choisir de se cacher dans la masse anonyme et se dire que nous ne pouvons rien aux lois du marché, que notre responsabilité est nulle, autant que l'est notre possibilité de contestation. Ou bien... ?

Droit des femmes, conditions de travail, progrès technologiques, recherches artistiques, expansion coloniale, xénophobie, mouvements nationalistes,... sont autant d'angles de vue qui nous ont marqués jusqu'à façonner le tableau joyeux et tragique qui compose ce spectacle, et dans le miroir duquel pourrait bien apparaître les mécanismes de notre société du XXIème siècle.

Notre regard mettra en exergue les cloisonnements et les présupposés de cette époque lointaine. Il fera émerger les rôles que la société attribue à chacun et les conséquences de certaines de ces assignations. Avec des chansons et des numéros inspirés du music-hall, nous mettrons en scène les difficultés à sortir des cadres sociétaux préétablis, les miroirs aux alouettes de l'industrie du spectacle, la puissance des mécanismes qui enraillent la pensée et empêchent toute expression de libre arbitre, et le rejet de l'autre qui amalgame racisme et intérêt économique. Dans le miroir de la Belle Époque, c'est notre monde qui apparaîtra en filigrane.

Nous découvrirons aussi un art du divertissement capable de masquer les tensions européennes qui s'exacerbent dans le partage des territoires coloniaux. Puis, dès les premiers signes de mobilisation, galvanisé par une puissante propagande d'état, l'enthousiasme de la population d'en découdre prendre le pas sur toute raison. Et, lorsque la guerre éclate, comme c'est dépeint de façon si percutante par Louis-Ferdinand Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, nous suivrons la violence dévastatrice qui explose aux visages des combattants médusés !

Des sujets forts donc qui donnent à lire certains fonctionnements du monde, au centre duquel nous tendons toujours à placer l'individu. En effet, il nous semble vain de dénoncer des ressorts sociétaux ou politiques sur lesquels il est parfois difficile d'agir quand on est de simples gens : zone abstraite de décision ou de pouvoir hors de portée de notre champ d'action. En revanche, il est indispensable de s'en approprier l'espace réflexif. Le pilier dramaturgique central de nos créations cherche à mettre en jeu la voie responsable et libre de chaque individu noyé dans « l'à-quoi-bon-qu'y-pouvons-nous ? » de la masse anonyme.

Certaines compromissions que l'on voudrait anodines, de petites lâchetés pour de petits comforts, un voilement de face ici, un aveuglement d'autruche là, trois fois rien, un glissement, mais qui fait de nos inerties une complicité, et de nous finalement les petites mains d'un système inacceptable.

Avec *On purge Bébé !*, c'est la capacité d'aveuglement de l'être humain qui sera au centre du questionnement. Nous verrons les personnages de Feydeau s'emprisonner dans leur nombrilisme exacerbé alors que la guerre est à leur porte. Exclusivement centrés sur eux-mêmes, ils s'étourdissent au point de nier les conséquences d'une guerre dont les signes avant-coureurs sont omniprésents.

Car le fait est que lorsque Feydeau écrit cette pièce en 1910, les tensions autour de l'acquisition de territoires coloniaux font déjà planer sur l'Europe la menace d'une nouvelle guerre. L'auteur intègre subtilement celle-ci dans son écriture.

On la retrouve :

- dans la volonté du Ministère de la Guerre de choyer ses soldats avec de nouveaux équipements,
- dans l'espoir du personnage principal de décrocher une grosse commande de matériel militaire,
- dans l'affirmation de son fils qui ne veut pas « aller » (sous-entendu à la guerre),
- dans celle de son père qui « ne peut quand même pas y aller à sa place »,
- dans la perspective de voir ce fils unique mobilisé à sa majorité,
- dans le fait que sa constipation lui permettrait de ne pas y aller (à la guerre).

Notons que si les conséquences négatives de la guerre sont complètement absentes chez les protagonistes, par contre la perspective d'un enrichissement important fait saliver Follavoine (le « héros » d'*On purge Bébé*.) Celui-ci apparaît comme le double stupide des cyniques affairistes qui spéculent sur tous les fronts avec la projection de substantiels bénéfices pour toute éthique.

La pièce sera utilisée par fragments pour dessiner ce parcours autistique vers la guerre. L'univers de ces personnages nombrilistes jusqu'au ridicule se dégradera progressivement comme si la guerre d'abord lointaine les emportait dans son tourbillon destructeur. La pièce fragmentée sera comme une ligne du temps dans laquelle le conflit mondial d'abord éloigné s'impose peu à peu. Les chansons patriotiques, guerrières céderont la place à celles, désespérées, que chantaient les poilus sur des airs à la mode. Un fragment du *Voyage au bout de la nuit* s'inscrira en contre-point de l'amusement frénétique d'*On purge Bébé !*

L'ensemble composera une fresque plurielle sur la guerre et ses prémices. Démarrant dans le clinquant du théâtre de divertissement, il finira par plonger dans la noirceur de la « der des ders ». La fin du spectacle célébrera ensuite l'Armistice et le démarrage des Années folles comme un moment de délire flamboyant (avant que ne débutent les prémices de la guerre suivante). Et une ultime virgule clôturera ce singulier cabaret par l'évocation interrogative de la pollution planétaire à laquelle nous assistons mollement aujourd'hui.

Aujourd'hui, cette question, nous nous la posons souvent par rapport à nos choix, nos acceptations et nos faiblesses : comment sommes-nous capables de tant d'inconscience ? Mais nous ne jouerons pas sur la corde de la moralisation. Il ne s'agit pas de pointer du doigt, mais plutôt de mener chacun vers un point de contradiction intime qu'il faudra bien soulever. Et si possible de donner les moyens, l'énergie, l'espoir d'une capacité de pensée et d'action. Pas de réponse à cette question donc mais, en filigrane dans le spectacle, cette étrangeté qui fait de l'être humain l'espèce la plus apte à construire des catastrophes qu'elle aura elle-même à subir.

La Compagnie Pop-Up

La Belle Époque

Comme on le voit à la lecture de ce texte sur la dramaturgie, ce *Cabaret du bout de la nuit* aborde de nombreux sujets caractéristiques de cette « Belle Époque ». Époque révolue depuis longtemps et qui ne représente peut-être pas grand-chose pour un adolescent d'aujourd'hui. La mutation que la société vit alors est à ce point exceptionnelle, qu'elle fera dire à Péguy dans *L'Argent* (1913) que « le monde a moins changé depuis Jésus-Christ qu'il n'a changé depuis trente ans » En effet, les avancées technologiques et scientifiques, les conditions de travail, le progrès social, le droit des femmes, l'évolution politique, les conditions de vie, les arts, les loisirs, l'enseignement... Tout concourt à préparer la société qui est la nôtre. Nous sommes les héritiers de cette Belle Époque.

Après la grande crise économique qui a sévi entre 1873 et 1896, la France connaît l'apogée de sa prospérité, de sa puissance et de son prestige : un âge d'or précédant le carnage. Cette période se situe vers 1895-96 pour se terminer en 1914.

C'est, du moins, la vision idyllique que se font les esprits après l'hécatombe de la Grande Guerre. L'expression « Belle Époque » s'impose alors, estompant les convulsions, les contradictions et les remises en cause d'une période qui a accouché du XX^e siècle.

Pour en savoir un peu plus sur la Belle Époque

Naissance d'un mythe

« Qui n'a pas connu la France vers 1780 n'a pas connu le plaisir de vivre », disait Talleyrand à la fin de sa vie. Quelque cent ans plus tard, les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'opinion publique, hantée par les traumatismes de la Grande Guerre et confrontée aux incertitudes du présent, se tourne à son tour vers un passé qu'elle est d'autant plus portée à idéaliser qu'elle le sait disparu à jamais avec l'hécatombe de 1914. L'expression « Belle Époque » n'est due ni à un écrivain ni à un journaliste ; elle apparaît spontanément dès 1919. En tant qu'expression, « Belle Époque » en dit donc plus long sur les représentations que se font alors les Français de leur passé immédiat et de leurs peurs présentes - instabilité économique, crise idéologique, incertitude politique... - que de la réalité vécue par les contemporains des années 1895-1914. Elle révèle une conception statique de la société et de ses valeurs, que les récents bouleversements de l'histoire confinent au niveau d'une mémoire recomposée. Pour ceux-là même qui l'ont vécue, la Belle Époque n'apparaît plus alors que comme un instant figé, contenant toutefois en germe les malheurs futurs.

Des Mémoires, des récits écrits par des témoins, surtout de la haute société, viennent alimenter dès l'après-guerre cette conscience d'une époque - et d'un monde - révolus, en tout cas pour eux : les uns participent à la construction de la légende dorée qui voudrait que la France n'ait été peuplée que de *sportmen* juchés sur des De Dion-Bouton¹ et de femmes habillées par Worth et Fortuny². À la *recherche du temps perdu* de Proust ne serait qu'une évocation minutieuse des rites et fastes de la mondanité ; un temps véritablement perdu.

D'autres mémorialistes accréditent la légende noire, qui n'est pas incompatible avec l'autre : celle du « stupide XIX^e siècle » (Léon Daudet), avec ses pieds sales et sa naïveté hygiéniste, sa foi en la science et sa croyance en l'occultisme, ses revues militaires et ses gauloiseries. **En somme, dans l'entre-deux-guerres, une mémoire sélective et euphorisante répand sur la Belle Époque son vernis uniforme, pour mieux conjurer les réalités souvent douloureuses d'une période profondément travaillée par des contradictions toujours à vif.**

Alors, entre idéalisation et diabolisation qu'en fût-il vraiment ?

- Entre progrès techniques et progrès sociaux ?
- Entre cloisonnement des classes et des « races » ?
- Entre innovations artistiques et rigidité des principes ?

¹ **De Dion-Bouton** est un constructeur français d'automobiles de qualité, d'autorails et de moteurs de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle fondé en 1883 par Jules-Albert de Dion

² **Worth et Fortuny**. En 1900, parmi les grands noms de la couture parisienne, et dans une certaine mesure de Londres, on trouve, entre autres, la maison Worth et ses grands rivaux Jacques Doucet, Jeanne Paquin, les Sœurs Callots.

La mode féminine de cette période se caractérise par une silhouette très féminine, privilégiant les formes souples, les courbes, les dentelles, dans l'esprit direct de l'Art Nouveau. La silhouette s'élance, s'affine

La seconde révolution industrielle

« En revenant de l'Expo ».

Avec ses 48 millions de visiteurs, son palais de l'Électricité et de l'Automobile, avec la première ligne du Métropolitain et le Cinéorama³, l'Exposition universelle de Paris, inaugurée le 14 avril 1900, apparaît comme l'événement fondateur de la Belle Époque : un pays - la France et son empire -, un régime - la République -, contemplant et célèbrent leur propre gloire, manifestent leur rayonnement dans le monde et attestent un dynamisme économique retrouvé après la « grande dépression » (1870-1895).

Aussi, à côté de l'image emblématique du rentier thésaurisant ses francs or, s'affirme celle d'un capitalisme d'entrepreneurs audacieux. La reprise de l'investissement génère des taux de croissance inégalés, en particulier dans les secteurs industriels novateurs. Elle provoque également la recomposition de l'ensemble de l'appareil de production, même si plus de la moitié des salariés travaillent encore dans des entreprises de moins de cinq employés. Le tissu morcelé de l'industrie en petits ateliers favorise la mise au point et la fabrication de ces produits de luxe que sont l'automobile et l'aéroplane. Mais, désormais, accompagnant l'idéologie scientifique, les mutations techniques sont soumises à une évaluation scientifique qui permet la promotion de la figure de l'ingénieur.

L'effervescence technologique.

En moins de trente ans, la France passe de l'âge du fer, du charbon et de la vapeur à celui de l'acier, du pétrole et de l'électricité. Si la machine à vapeur est le symbole de la première révolution industrielle⁴, le moteur à combustion interne (Daimler, 1889 ; Diesel, 1893) et la dynamo sont ceux de la seconde. Car la prospérité retrouvée est liée à de spectaculaires innovations technologiques. De ce point de vue, **la Belle Époque est pionnière : premier moteur à explosion, première automobile, premier film, premier aéroplane, premier essai de TSF, premier réseau électrique...** De sorte que des commodités largement répandues après guerre sont, en 1900, des prodiges qui émerveillent les populations. Mais ce sont des prodiges auxquels tous n'ont pas accès ; l'éclairage domestique est encore largement tributaire de la bougie, du pétrole et, au mieux, du gaz. L'Exposition universelle de 1900 voit sans doute l'illumination par l'électricité de la tour Eiffel, et Paris devient la Ville Lumière ; c'est toutefois plus une prouesse technique que la preuve des bienfaits dispensés à tous par la « fée électricité ».

http://www.larousse.fr/archives/histoire_de_france/page/102

³ **Le Cinéorama** est un procédé de projection cinématographique sur un écran circulaire balayé par dix projecteurs synchronisés

⁴ La « **révolution industrielle** » se caractérise par le passage d'une société à dominante agricole et artisanale à une société commerciale et industrielle dont l'idéologie est technicienne et rationaliste. Les « **révolutions industrielles** » désignent les différentes vagues d'industrialisation qui se succèdent dans les différents pays à l'époque moderne. Les premiers espaces à s'être industrialisés sont la Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle, puis la France et la Belgique au début du XIX^e siècle : ce sont les pays de la première vague. L'Allemagne et les États-Unis s'industrialisent à partir du milieu du XIX^e, le Japon à partir de 1868 puis la Russie à la fin du XIX^e : ils forment les pays de la deuxième vague.

Le droit de vote

Apparition des partis politiques

Les partis politiques au sens moderne du terme sont assez récents. Ils apparaissent à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. En Angleterre avec la réforme électorale de 1832, aux États-Unis vers 1830, date de l'indépendance de la Belgique qui devient une monarchie constitutionnelle et une démocratie parlementaire. Dans notre pays, l'unionisme entre catholiques et libéraux, scellé en 1827-1828, est consacré par un compromis en 1830 : la construction d'un État libéral où il n'y a pas de politique anticléricale et où le catholicisme est reconnu comme religion de la majorité, le tout basé sur une constitution intouchable à leurs yeux, qui garantit un nombre élevé de libertés comparé aux autres lois fondamentales de l'époque. Cet unionisme se transforme après l'indépendance en « une coalition électorale et gouvernementale permanente, constituée de membres modérés des deux partis qui n'ont pas oublié les leçons de la Révolution brabançonne⁵ ». **Le pays est alors dirigé par une oligarchie élue au suffrage censitaire et capacitaire** à représentation majoritaire, dont la langue est de *facto* le français. L'unionisme persistera tant que la peur d'une annexion néerlandaise ou française sera forte. Les libéraux créent ensuite leur parti et il s'ensuivra une période avec un système bipolaire entre tendances libérales et catholiques. L'apparition d'un parti catholique organisé en 1869 voit les conservateurs en 1884 s'installer au pouvoir pendant trente ans, et les socialistes créent le parti ouvrier en 1885. **Le pays connaît le vote plural à représentation proportionnelle le 18 avril 1893 et – plus tardivement et par étapes – le suffrage universel.**

Le **suffrage censitaire** est le mode de suffrage dans lequel seuls les citoyens dont le total des impôts directs dépasse un seuil, appelé cens, sont électeurs. Il existe des variantes, à mi-chemin entre suffrage censitaire et suffrage universel, dans lesquelles chaque électeur a un poids différent selon son niveau d'imposition, notamment le **vote plural**. En Belgique, le suffrage plural est utilisé de 1894 à 1918. Tout citoyen masculin de plus de 25 ans a une deux ou trois voix, selon un ou deux des critères suivants :

- en tant qu'électeur capacitaire, c'est-à-dire détenteur d'un diplôme de l'enseignement secondaire ;
- en tant que chef de famille de plus de 35 ans, payant au moins 5 francs de taxe de résidence ;
- en tant que détenteur d'un livret d'épargne de 2 000 francs minimum, ou bénéficiaire d'une rente viagère de 100 francs.

Concrètement, aux élections législatives de 1894, 800 000 électeurs disposaient d'une seule voix, 290 000 de deux voix et 220 000 de trois voix.

Le but du suffrage plural est alors de limiter l'impact du suffrage universel, (un homme = une voix) et de trouver ainsi un compromis entre les partisans du suffrage universel et partisans du suffrage censitaire.

⁵ La **Révolution brabançonne** de 1789 se déroule dans les Pays-Bas autrichiens entre 1787 et 1790, sous le règne de l'empereur Joseph II d'Autriche. Cette révolution entraîne le rejet des réformes de Joseph II qui voulait supprimer nombre de lois et règlements au profit d'une politique centralisatrice imposée depuis Vienne. Mais une partie des chefs révolutionnaires professaient des principes démocratiques analogues à ceux qui étaient, au même moment, appliqués par la révolution française. Les meneurs du camp opposé voulaient, au contraire, restaurer les principes de gouvernement qui, en leur temps, avaient représenté une avancée contre la féodalité en arrachant à celle-ci un certain nombre de privilèges au profit des pouvoirs locaux, mais tout en maintenant le pouvoir de la noblesse. Provisoirement unis malgré leurs différends, les révolutionnaires parviennent, en 1790, à renverser le pouvoir impérial en Belgique en chassant l'armée autrichienne du pays et proclament les États belgiques unis. Ceux-ci ne vont durer qu'un an.

Evolution du droit de vote des femmes

- **1919** : Un nombre limité de femmes obtient le droit de vote : les mères et les veuves de militaires et de civils tués par l'ennemi ainsi que les femmes emprisonnées ou condamnées par l'occupant.
- **1920** : La loi du 15 avril accorde le droit de vote aux femmes aux élections communales (à l'exception des prostituées et des femmes adultères). Les femmes ont également le droit de se faire élire à la Chambre et au Sénat, même si elles n'ont pas le droit de voter aux élections législatives.
- **1921** : 181 conseillères communales sont élues lors des élections communales.
- **1921** : Les femmes obtiennent le droit d'exercer les fonctions de bourgmestre, d'échevin, de secrétaire communal ou de receveur. Les femmes mariées doivent cependant toujours avoir l'accord de leur mari pour entrer en fonction.
- **1921** : Marie Spaak-Janson devient la première sénatrice belge, par cooptation.
- **1922** : Les femmes obtiennent le droit d'exercer le métier d'avocat.
- **1929** : Lucie Dejardin devient le premier membre féminin de la Chambre des Représentants, par election directe.
- **1934** : Reculade ! Toutes les fonctions du secteur public sont désormais réservées aux hommes. En effet, suite à la crise de 1933, afin de préserver l'emploi des hommes, des mesures sont prises, comme en 1935 la réduction du salaire des fonctionnaires féminins et la fin de recrutement d'agents féminins de l'État sauf pour le nettoyage des bureaux. Après des protestations massives, ces arrêtés de loi seront abrogés.
- **1948** : **Le droit de vote des femmes aux élections parlementaires, ainsi qu'aux élections provinciales est reconnu par la loi.**
- **1949** : première participation des femmes aux élections législatives.

Outre sa reconnaissance tardive en tant que citoyenne capable d'exprimer un vote, les femmes devront attendre et lutter encore avant que l'idée même du droit à l'égalité hommes/femmes existe dans les textes de loi. Dans la réalité, ce droit est encore très souvent bafoué.

- **1965** : Les femmes mariées peuvent exercer une profession sans l'autorisation de leur mari (en France).
Naissance du comité *À Travail égal, salaire égal* (en Belgique).
- **1966** : À peu près trois mille travailleuses de l'usine d'armes de la Fabrique nationale à Herstal se mettent en grève, afin d'obtenir l'égalité des salaires. La grève dure 11 semaines.
- **1967** : Loi Neuwirth autorise la contraception (en France).
- **1969** : La loi sur les contrats de travail interdit aux employeurs de renvoyer les femmes pour cause de grossesse ou de mariage (en Belgique).
- **1970** : L'autorité parentale remplace la puissance paternelle (en France).
- **1971** : Le principe de l'égalité est appliqué aux allocations de chômage (en Belgique).
- **1972** : Reconnaissance du principe « à travail égal, salaire égal » (en France).
L'école polytechnique devient mixte : 8 femmes sont reçues

http://www.regardsdefemmes.com/Documents/10mots/Extrait_10mots_chronologie_Droits_Femmes.pdf

Evolution de la législation sur le travail

Le 5 avril 1885 se crée un nouveau parti, le **Parti Ouvrier Belge** (POB), justifié par :

- le développement de la grande industrie après 1880 ;
- la formation d'agglomérations surpeuplées rendant le logement de plus en plus précaire ;
- la situation pénible des salariés désormais devenue encore plus désastreuse par la concurrence américaine et allemande ;
- l'abaissement subséquent des salaires.

La patience de la classe ouvrière était à bout. En mars 1886, une émeute éclata à Liège. Les ouvriers mineurs du bassin de Seraing, bientôt suivis par ceux des autres bassins houillers, proclamèrent la grève générale. Des émeutes sanglantes nécessitèrent l'intervention de l'armée.

Entre 1886 et 1893, les milieux ouvriers écoutèrent de plus en plus souvent les avis proférés par des agitateurs. La situation dégénérait et il fallut constater :

- de nombreuses grèves à caractère violent ;
- des attentats à la dynamite ;
- de sourdes menées anarchistes.

Comprenant que ce n'est pas par la seule répression des troubles que le gouvernement arriverait à résoudre les conflits sociaux, le premier ministre catholique Auguste Beernaert consacra près de 10 ans à l'édification d'une législation sociale basée sur un régime d'encouragement des initiatives privées par des subsides :

- loi organisant des Conseils de l'Industrie et du Travail chargés de concilier les différends entre chefs d'industrie et salariés (16 août 1887) : elle stipule que les salariés seraient désormais **payés en argent et à date fixe** ;
- loi établissant l'**incessibilité** du salaire au-delà de 2/5 et son **insaisissabilité** au-delà du 1/5 (18 août 1887) ;
- loi du 9 août 1889 contre les taudis, qui permit de construire **173.500 maisons ouvrières** en 40 ans, avec le concours de la caisse d'épargne ;
- loi du 13 décembre 1889, **interdisant le travail de nuit** aux enfants de moins de 16 ans et aux femmes de moins de 21 ans ;
- loi octroyant la personnalité civile aux unions professionnelles (31 mars 1898). Elle renforça les moyens d'action des **syndicats** ;
- loi instituant les **pensions de vieillesse** (10 mai 1900) ;
- loi accordant réparation pour les **accidents du travail** (24 décembre 1903) ;
- loi réglementant le **repos dominical** (17 juillet 1905) ;

- loi fixant la durée du travail dans les mines ou interdisant le travail de nuit des femmes et des enfants dans l'industrie (1908-1911).

Telles furent les premières étapes dans la voie de l'amélioration du sort des travailleurs.

Après la Première Guerre mondiale, le POB participe au pouvoir entre 1918 et 1921, puis entre 1925 et 1927. Par ailleurs, le mouvement syndicaliste se renforce considérablement et permet de mettre la pression sur le gouvernement pour obtenir satisfaction sur de nouvelles revendications.

- En 1919, le gouvernement crée les **commissions paritaires entre patrons et salariés** destinées à trouver une issue aux grèves nées dans la sidérurgie et dans les mines. Par la suite, de telles commissions seront créées dans de nombreux autres secteurs où elles facilitent la conclusion de conventions collectives. Ainsi naît le contrôle ouvrier sur l'entreprise.
- La loi du 11 octobre 1919, créatrice d'une **Société nationale des habitations à bon marché** permet de construire 40.000 logements ouvriers en 10 ans de temps.
- La loi du 31 août 1920 institua la **pension de vieillesse** à l'âge de 65 ans.
- Réclamée par le mouvement ouvrier international, la **journée de 8 heures** est accordée en Belgique le 14 juin 1921.
- Dans sa foulée, la **semaine de 48 heures** est octroyée sans diminution de salaire.
- La **liberté d'association** et le **droit de grève** sont établis sans restriction.
- Des progrès sont également réalisés dans le domaine de la **protection sociale** :
 - l'**assistance médicale** prodiguée par les mutuelles est soutenue financièrement par l'Etat ;
 - les **allocations familiales** mises en place progressivement sont ensuite rendues obligatoires pour les salariés en 1930.
- Il en est de même pour l'**assurance vieillesse** dès 1924.

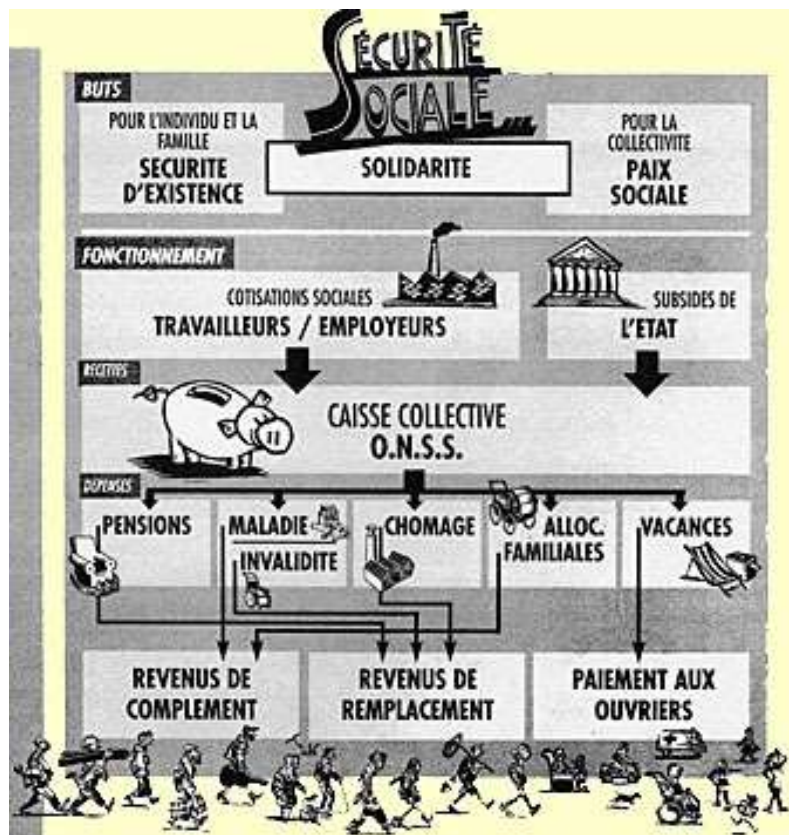
La crise mondiale entraîne une pause dans la politique sociale mais dès la reprise économique en 1936, un vaste mouvement d'actions se développe en Belgique où près de 500.000 grévistes appuient leurs revendications. Le gouvernement Van Zeeland convoque une Conférence Nationale du Travail qui rassemble des délégués des organisations patronales et ouvrières ainsi que des membres du gouvernement.

La Conférence :

- promet des **augmentations de salaire** avec l'instauration du salaire minimum ;
- accorde des **congés payés** (6 jours par an) ;
- octroie la semaine de **40 heures** dans les industries où le travail est pénible et dangereux (mineurs, dockers, diamantaires) ;
- accorde la **liberté syndicale** à tous les points de vue.

Pendant l'époque de l'occupation, des rencontres clandestines entre dirigeants patronaux et syndicalistes permettent l'adoption d'un « projet d'accord de solidarité sociale ». Ce pacte définit les grandes orientations de la politique sociale d'après-guerre :

- en décembre 1944, création du **système de sécurité sociale** qui instaure une assurance obligatoire pour tous les salariés. Elle permet :
 - de couvrir les principaux risques (chômage, vieillesse, maladie-invalidité ;
 - d'accorder des allocations familiales ;
 - d'octroyer des congés payés ;
- dès la fin de la guerre, les travailleurs bénéficient de substantielles **augmentations de salaires** désormais **indexés** sur les prix.



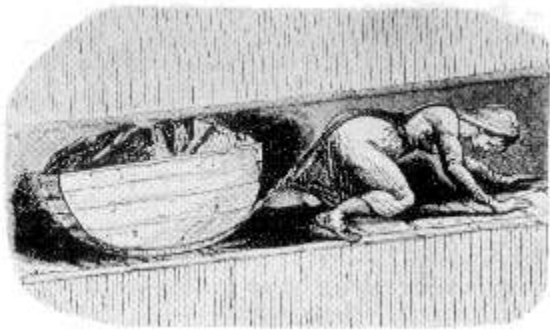
Le fonctionnement de la Sécurité Sociale

<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/evolution-sociale-de-la-belgique/droits-politiques-et-revendications-sociales>

http://vaugeladed.perso.neuf.fr/conditions_%20travail_XIX.htm

<http://lewebpedagogique.com/hgecfillion/files/livret-slov.pdf>

Les droits des enfants



Angleterre : enfants employés dans une mine de charbon à l'époque victorienne

Témoignage d'une fillette de 11 ans : Enquête de la commission des Mines France (1842)

« Je travaille au fond de la mine depuis trois ans pour le compte de mon père. Il me faut descendre à la fosse à deux heures du matin et j'en remonte à une ou deux heures de l'après midi.

Je me couche à six heures du soir pour être capable de recommencer le lendemain. A l'endroit de la fosse où je travaille, le gisement est en pente raide. Avec mon fardeau, j'ai quatre pentes ou échelles à remonter, avant d'arriver à la galerie principale de la mine. Mon travail c'est de remplir quatre à cinq wagonnets de deux cents kilos chacun. J'ai vingt voyages à faire pour remplir les cinq wagonnets. Quand je n'y arrive pas, je reçois une raclée. Je suis bien contente quand le travail est fini, parce que ça m'éreinte complètement. »

Apparue en Angleterre dès la fin du XVIII^e siècle, la révolution industrielle eut pour conséquence une mutation capitaliste et industrielle, souvent cruelle, qui supplantera la civilisation rurale et féodale dans toute l'Europe.

Avec le XIX^e siècle s'ouvre l'ère du "machinisme" et l'explosion démographique des villes. C'est aussi l'apparition de nouvelles classes sociales lesquelles s'affronteront bientôt dans des luttes qui déboucheront, bien plus tard, sur des régimes de sécurité sociale de plus en plus remis en question de nos jours.

Dans le même temps, on assiste à une explosion démographique dans toute l'Europe occidentale. De 140 millions d'habitants en 1750, elle passe à 187 millions en 1800 et atteint 274 millions en 1850. A l'échelle de la planète, qui compte 900 millions d'humains en 1800, c'est une croissance unique, qui bientôt nourrira l'exode vers les Etats-Unis.

A l'instar de ce que l'on a observé bien plus tard dans les pays du Tiers-monde, l'enfant prend un peu de valeur. Il n'est plus seulement une bouche inutile, mais il devient une force de travail supplémentaire que l'industrie peut employer, parfois dès l'âge de 4 ans, seize heures par jour. Un appoint qui peut faciliter la survie d'une famille...



Enfants affectés au travail du coton, Macon en Géorgie, 1909



Jeunes galibots vers 1900



Dans une usine américaine à Newberry en Caroline du sud en 1908



Enfant prostituée. Daguerrotype (1871) « Mary Simpson, une vulgaire prostituée de 10 ou 11 ans. Est connue sous le pseudonyme de Madame Berry depuis au moins deux ans. Enceinte de quatre mois »

Quelques repères de la législation belge :

- **1889** : le travail industriel est interdit aux enfants de moins de 12 ans, la durée de la journée est fixée à 12h pour les garçons de 12 à 16 ans et pour les filles de plus de 12 ans.
- **1911** : les travaux souterrains sont interdits aux garçons et filles de moins de 14 ans.
- **1914: le travail des enfants de moins de 14 ans est interdit - l'instruction obligatoire jusqu'à 14 ans est votée.**

Ces lois seront mieux respectées dans le travail en usine et plus surveillées que dans le travail agricole familial.



Photos : Mme Thérèse Jamin et de ses étudiants de l'ESAS - Liège:
<http://www.hemes.be/esas/mapage>

En 1913, le travail des enfants est encore bien présent. Aussi, selon que l'on est né dans une famille bourgeoise ou modeste, à 9 ans on peut se trouver en col marin, dans la classe de 3^e primaire à l'école St-Barthélemy de Liège, soit dehors par tous les temps, en bleu de travail, taillant la pierre à Sprimont



Deux filles arborant des slogans « *Abolish child slavery* » (« Abolissez l'esclavage des enfants »), en anglais et en yiddish, pendant la *labor parade* à New York le 1^{er} mai 1909

Le travail des enfants aujourd'hui

Aujourd'hui, près de 250 millions d'enfants travaillent dans le monde, dont plus de 150 millions dans des conditions dangereuses. Par ailleurs, chaque année, plus d'1 million de ces enfants seraient victimes de la traite d'êtres humains.



Le travail des enfants comprend:

Le travail des enfants avant l'âge minimum légal : L'âge minimum légal de base auquel les enfants sont autorisés à travailler est 15 ans (14 ans dans les pays en développement). Pour les travaux légers (quelques heures uniquement et occasionnellement) la limite est fixée à 13-15 ans (12-14 ans dans les pays en développement). Enfin, pour les travaux dangereux, la limite est repoussée à 18 ans (16 ans sous certaines conditions dans les pays en développement).



Les pires formes de travail des enfants : Il s'agit de toutes les formes d'esclavage ou les pratiques similaires telles que le travail forcé, la traite, la servitude pour dettes, le servage. Il s'agit également des activités illicites et/ou susceptibles de nuire à la sécurité, à la santé et à la moralité des enfants, telles que la prostitution, la pornographie, le recrutement forcé ou obligatoire pour les conflits armés, le trafic de stupéfiant, etc.



Le travail dangereux : Il s'agit de tâches effectuées pendant de longues heures dans un milieu malsain, dans des lieux dangereux et nécessitant l'utilisation d'outils et de matériaux dangereux ou obligeant l'enfant à porter des objets trop lourds.

Certaines activités ne sont pas considérées comme du travail ou de l'exploitation. Les activités qui consistent simplement à aider les parents dans l'accomplissement des tâches familiales quotidiennes, auxquelles les enfants peuvent consacrer quelques heures par semaine

État des lieux du travail des enfants dans le monde

L'exploitation infantile existe sur tous les continents et prend des formes différentes selon les traditions et les cultures.

- En *Asie du Sud-est* et dans le *Pacifique*, les fillettes sont vendues pour alimenter des réseaux de prostitution ou pour travailler comme employées de maison. De nombreux enfants sont également vendus pour travailler dans les usines de textile afin d'éponger les dettes familiales.

- En *Afrique*, les parents vendent leur enfants, souvent contre du bétail (généralement, l'enfant sera vendu pour un bœuf). Ces enfants seront exploités dans les plantations, les mines ou deviendront des travailleurs domestiques.
- En *Amérique du Nord* et en *Amérique Latine*, les enfants sont victimes de la prostitution pour répondre à l'appétit pervers des touristes, et sont de plus en plus exploités par les trafiquants de drogue.
- En *Europe*, des enfants sont enlevés, servant de main d'œuvre bon marché ou approvisionnant les réseaux de prostitution qui prolifèrent en Europe de l'Est.

<https://www.humanium.org/fr/helpline/>

Humanium est une **ONG internationale** de **parrainage d'enfant** engagée à mettre fin aux violations des **droits de l'enfant** dans le monde

Le travail des enfants : les chiffres

Le Bureau International du Travail (BIT) estime à quelque 250 millions les enfants de 5 à 14 ans qui, dans les seuls pays en voie de développement, sont obligés, pour subsister ou aider leur famille à subsister, d'exercer une activité économique. Pour 120 millions d'entre eux, il s'agit d'un travail à plein temps. Les autres combinent le travail avec l'école ou d'autres activités non économiques.

Amérique latine et Caraïbes : 17 millions

Afrique : 80 millions

Asie : 153 millions

Océanie : 0,5 millions

Il est à noter que les enquêtes statistiques sous-estiment totalement le travail des filles car elles ne prennent pas en considération les fillettes qui effectuent les travaux ménagers à plein temps au domicile familial pour permettre à leurs parents d'exercer un métier.

Si le travail des enfants n'est pas exempt des pays industrialisés comme le nôtre, c'est essentiellement dans les régions en développement qu'il compte la grande majorité des enfants travailleurs. L'Asie, qui est le continent le plus peuplé compte le plus grand nombre de jeunes travailleurs. 70 % d'entre eux s'y trouvent, contre 32 % en Afrique et 7 % en Amérique latine.

La prostitution et la pornographie

L'exploitation sexuelle des enfants est considérée comme une des formes de violence les plus brutales à l'égard des enfants. Et le problème est loin d'être résolu. Le BIT relève les indices d'une aggravation de ce problème. On estime à 1 million le nombre d'enfants qui, chaque année dans le monde, sont vendus, enlevés et contraints à se prostituer.

Les victimes de la prostitution subissent des violences inouïes, elles sont soumises aux désirs des clients et, afin de les rendre dociles, sont souvent droguées de force, ce qui accentue encore les risques pour leur santé.

Des enfants de plus en plus jeunes sont recherchés car les clients estiment qu'ainsi ils ne risqueront pas d'attraper le SIDA. Or, plus un enfant est jeune, plus il est vulnérable aux maladies sexuellement transmissibles.

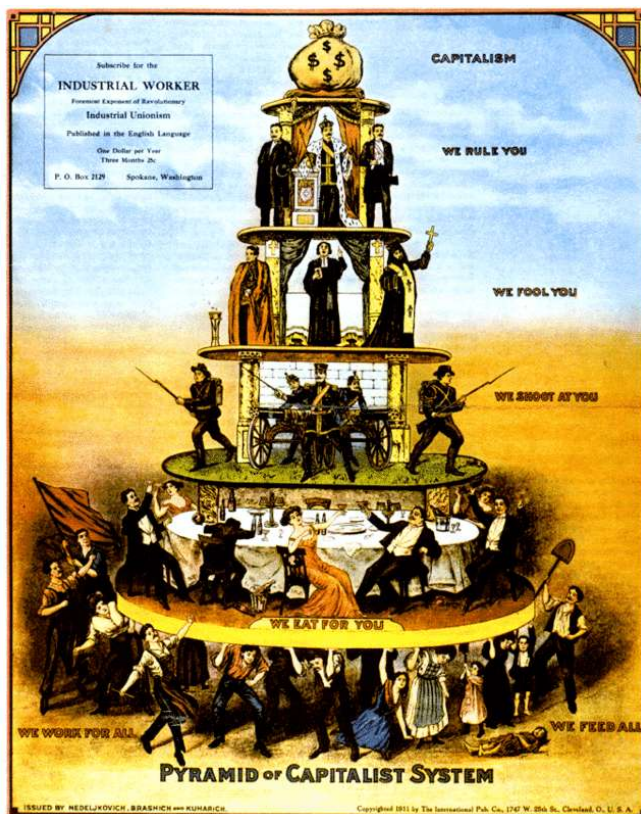
<http://www.ligue-enfants.be/?p=16>
décembre 26th, 2006 by webmaster

Les différentes classes sociales

A côté de ces millions d'ouvriers et de paysans se tuant à la tâche pour des salaires de misère et vivant dans des conditions indignes, une autre classe sociale vit de mieux en mieux : la bourgeoisie.

Le rapport antagoniste des classes sociales

Karl Marx (1818-1883) dans ses analyses de la société industrialisée a mis en évidence l'existence de classes sociales, groupements d'individus partageant des intérêts communs. Le nombre de ces classes sociales ne fut pas strictement défini. Cela dépend de ses ouvrages et de l'époque de leur rédaction. Le nombre considéré variait de trois à sept. Dans son ouvrage *Les luttes de classes en France*, il définit sept classes sociales :



- l'aristocratie financière
- la bourgeoisie industrielle
- la bourgeoisie commerçante
- la petite bourgeoisie
- la paysannerie
- le prolétariat
- le sous-prolétariat

Une représentation de la pyramide sociale dans la société capitaliste (IWW 1911)⁶.

⁶ *Industrial Workers of the World* ou IWW (les adhérents sont aussi appelés plus familièrement les *Wobblies*) est un syndicat international fondé aux États-Unis en 1905 dont le siège actuel se trouve à Cincinnati, dans l'Ohio. À son apogée, en 1923, l'organisation comptait environ 100 000 membres actifs. Le nombre de ses adhérents déclina de façon spectaculaire après la scission de 1924, résultat de conflits internes et de la répression gouvernementale.

La bourgeoisie au XIX^e siècle.

La bourgeoisie est la classe sociale dominante du XIX^e siècle. Elle est composée d'entrepreneurs, de banquiers, de directeurs de compagnies ferroviaires ou maritimes, de grands négociants, de hauts fonctionnaires. La bourgeoisie joue un rôle majeur dans la Révolution industrielle. Les puissantes familles d'industriels et de banquiers accumulent des fortunes gigantesques.

La bourgeoisie forme une véritable puissance politique. Elle participe au gouvernement. Les bourgeois se font élire maire, souvent députés. Elle a pris le pouvoir, à la place de la noblesse, mais elle considère que l'état ne doit pas s'occuper des affaires de l'industrie et du commerce. Elle souhaite une liberté complète pour développer ses activités.

Les grands bourgeois.



Réception mondaine

La prospérité du XIX^e siècle, le développement des industries et des transports ont multiplié les grandes usines, qui remplacent les petits ateliers d'autrefois. Les industriels, pour accroître leurs activités trouvent l'argent auprès des banques, qui se créent en grand nombre. Les industriels et les banquiers forment la grande bourgeoisie.

Ces grands bourgeois, qui règnent sur des villes entières, font travailler des milliers d'ouvriers. Ils forment de véritables dynasties. Le travail et l'épargne sont les valeurs sur lesquelles se fonde leur réussite.

Ils vivent dans des hôtels particuliers, dans les grandes capitales européennes. Ils habitent de préférence dans les beaux quartiers du centre, organisent de grandes fêtes, assistent à des courses de chevaux et se rendent au théâtre, au concert et dans les stations thermales.

Les femmes de la bourgeoisie jouent un rôle important dans la réussite de la famille. Elles tiennent leur maison, élèvent les enfants, organisent les réceptions. L'argent et les biens, qu'elles apportent à leur mari au moment du mariage, la dot, sont primordiaux pour la carrière de celui-ci.

Les petits bourgeois.



Les bons bourgeois Caricature de Daumier

La grande bourgeoisie ne comprend que quelques milliers de familles. Au dessous d'elle, s'agit la petite bourgeoisie, dont le grand espoir est d'entrer, un jour, dans le monde de la haute société.

Le XIX^e siècle est la période à laquelle sont apparues les classes moyennes. Le petit-bourgeois, c'est à la fois: le marchand, l'enseignant, l'avocat, le médecin, le propriétaire d'immeuble, tout un monde, qui ne vit pas à la journée comme l'ouvrier, et ne connaît pas le drame du chômage et de la misère.

Ces classes moyennes se distinguent du monde ouvrier et des paysans par leur niveau de vie mais aussi par leur mentalité.

Comme la grande bourgeoisie, ils ont le goût de l'épargne, l'attachement à la propriété et à l'ordre.

En dehors de leur activité principale, ils possèdent des maisons où des terres qu'ils louent.

L'ambition du petit bourgeois est de faire faire des études supérieures à son fils et de bien marier sa fille.



Quartiers ouvriers et quartiers bourgeois

Les quartiers populaires faits de ruelles étroites et de maisons insalubres on les démolit, et à leur place, on construit des boutiques des grands magasins, des bâtiments publics. [...] Il en résulte que les travailleurs sont refoulés du centre ville vers la périphérie. [...] Les ruelles et les impasses les plus scandaleuses disparaissent et la bourgeoisie se glorifie hautement de cet immense succès. Mais ruelles et impasses resurgissent aussitôt ailleurs. Engels (1820-1895)



Hôtel particulier de 790 m² Paris XVI^e arrondissement



Maison bourgeoise et son jardin à Villedieu-le Château



Logement d'une famille ouvrière (Berlin-fin 19^e)



Maisons ouvrières - Quartier de l'Alma Roubaix

D'un côté cette stratification sociale — avec la domination de la bourgeoisie et son mode de vie déculpabilisé dans la nonchalance d'une absence de contraintes matérielles et avec cette misère honteuse et cachée — nous apparaît comme une survivance d'une époque révolue, conséquence de la révolution industrielle du 19^e siècle. Mais ceci n'est pas si ancien. D'un autre côté n'est-ce pas une situation tout à fait similaire que le capitalisme contemporain construit avec ce qui se passe au Bangladesh dans les manufactures textiles et les conditions d'habitat honteuses ?

<http://nicolasbouleau.eu/page-globale/les-courees-a-roubaix/>

Les domestiques

Petits et grands bourgeois emploient, à plein temps, beaucoup de domestiques, femme de chambre, cuisinière, cocher, jardinier, qui logent à la maison.

Le travail des domestiques

Debout dès six heures, je me démenais jusqu'à minuit. Tant de fois par jour, Madame ou les enfants me sonnaient, n'avaient-ils que leur bougie à souffler ! Le bébé qui ne savait pas encore parler savait déjà commander : en pointant l'index, il m'ordonnait de monter et descendre l'escalier. Avec le linge à repasser et à raccommoder, je ne jouissais pas d'un instant de répit. La courbature me rendait la montée des marches douloureuse, mais cette souffrance physique me paraissait plus supportable que mon esclavage. Nous dinions fort tard et la batterie de cuisine, en cuivre, nécessitait un sérieux entretien. Je devais m'en occuper une fois le bébé couché. Le dimanche, pendant mes heures de liberté, je lavais mes corsages. Ensuite, je raccommodais mes bas.

D'après Yvonne Cretté-Breton *Mémoires d'une bonne.*

En dehors des domestiques de très grandes maisons qui passaient souvent leur vie entière au service du même maître, il existait beaucoup de « bonnes » et de domestiques occasionnels, qui venaient pour la plupart de la campagne, de la province, venus à Paris dans l'espoir de gagner plus.

On retrouve rarement plus de trois personnes au service d'un bourgeois aisé. La majeure partie des domestiques sont employés par de grands aristocrates et de très riches particuliers. Par exemple, chez les d'Harcourt il y a 15 à 20 personnes en 1877. En 1906, 35 domestiques servent la maison parisienne du prince Murat et 80 sont occupés, à l'aube de la Première Guerre mondiale, dans ses domaines d'Ile-de-France.

Le domestique représente d'abord un prestige social. Beaucoup de ménages font des sacrifices financiers disproportionnés à leurs revenus, pour pouvoir montrer leur appartenance à la bourgeoisie.

Et bien sûr les domestiques ont une fonction utilitaire. C'est la totalité de l'entretien de la maison et des personnes qui leur échoit. Suivant le niveau social, le travail sera réparti entre les domestiques et les services (bouche, appartement de réception et table, appartements privés et linge de maison, écurie et remises, plus les institutrices et gouvernantes) ou cumulé par la bonne.

Dans les grandes maisons, la répartition précise des tâches permet un travail moins pénible. Mais pour la bonne à tout faire c'est autre chose... Imaginons ce que représente la corvée de bois et de charbon, la corvée d'eau pour le nettoyage de l'appartement, la toilette, la cuisine, la lessive...quand l'eau courante n'existe pas. Or, même dans les familles modestes de la bourgeoisie, la bonne est présente, élément indispensable du mode de vie bourgeois, quitte à mettre en péril le budget familial.

Des gages qui évoluent peu, les difficultés de la vie quotidienne, un travail éprouvant sous la surveillance constante d'une maîtresse de maison très exigeante... A titre d'exemple sont cités des manuels du bon domestique qui laissent peu de temps aux loisirs... Il s'agit d'un monde majoritairement féminin et dont la féminisation s'accroît au cours du siècle (69 % des domestiques sont des femmes en 1851, 83% en 1901). Le placement comme domestique peut d'ailleurs donner lieu à une promotion sociale et pour les filles de la campagne venues gagner leur vie à Paris, se conclure par un mariage et un établissement à leur retour au pays.

Dans son ouvrage : *La place des bonnes en 1900*, Anne Martin-Fugier relève la réprobation qui entoure toute la sexualité des bonnes ; bonnes d'autant plus dangereuses qu'elles vivent au cœur de l'intimité familiale. La promiscuité obligatoire entraîne une intimité ambivalente qui peut bousculer codes et rapports sociaux. À la situation d'exploitation qui leur est imposée, les domestiques répondent par les formes de résistance dont ils disposent : menus larcins («faire danser l'anse du panier»...), snobisme (qui les conduit à porter un jugement sévère sur le comportement des maîtres lorsque ceux-ci s'écartent de leurs obligations), le syndicalisme leur étant assez peu familier et de toute façon peu approprié à leur mode de vie. Enfin le regard des bonnes souligne l'évolution de la société : de Bécassine qui ne place rien au dessus de la vertu à la Françoise de Proust qui ne vénère que la richesse.

L'auteur décrit également le regard ambivalent porté par la bourgeoisie sur les loisirs des bonnes : la lecture est tout à la fois souhaitée et redoutée; source d'édification morale mais aussi de perversion possible (une servante cultivée est une figure impensable par ce qu'elle suppose de subversion de l'ordre social). Les plaisirs de la table sont immédiatement assimilés à de la gloutonnerie. Enfin les fantasmes se déchaînent à propos de la vie sexuelle des bonnes qui en sortant d'un célibat exigé par le sacerdoce du service dû à la famille, s'ouvrent à toutes les dérives possibles : accouchements clandestins, faiseuses d'anges, infanticides, prostitution ; les sources judiciaires donnent des exemples de la dureté des tribunaux ayant à juger de ce type de cas et de la détresse de ces jeunes femmes seules, dans un environnement hostile.



L'imagerie des domestiques heureux des grandes maisons, masque souvent la réalité, ce que l'on appelé la « névrose des domestiques ».

La domesticité

Les bourgeois aisés ont difficilement plus de 3 serviteurs. Le tout-venant de la bourgeoisie montante met son ambition à employer une domestique au nom éloquent : la « bonne à tout faire ». Au XIX^e siècle comme sous l'Ancien Régime, le domestique est investi d'une double fonction : d'une part, il est un élément tangible de prestige social. Le rôle de représentation est naturellement beaucoup plus important, voire fondamental, quand la taille de la maison augmente. D'autre part, les domestiques ont une fonction éminemment utilitaire, c'est la totalité de l'entretien de la maison et des personnes qui leur est confiée.

La journée d'une petite bonne

Les patronnes demandaient beaucoup à la postulante, car la bonne à tout faire servait parfois aussi de femme de chambre. Ce n'était pas une petite affaire quand il fallait se débattre au milieu d'un fatras de jupes et de jupons, de guêpières et de jarrettières, et autres pièces compliquées d'habillement. La tâche n'était pas facilitée si Madame était d'humeur impatiente, comme en témoigne cette intervention : *Julie, donnez-moi mes bas, mon corset et ma robe. Lacez-moi. Vous allez trop vite, le lacet est cassé ! Mettez une épingle à ma guimpe ; prenez donc garde, vous me piquez ! Faites chauffer le fer pour mes papillotes. Versez de l'eau dans la cuvette, et donnez-moi de la pâte d'amande pour me laver les mains. Attachez ma ceinture. Préparez tout pour ma toilette, afin que je sois prête pour le dîner.*

Elle doit être levée à 6 heures, allumer le poêle, préparer les petits déjeuners, brosser les habits, cirer les chaussures, faire les chambres, porter les brocs d'eau dans les cabinets de toilette, descendre les ordures et monter le charbon, préparer le déjeuner, mettre le couvert, servir à table, remettre la salle à manger en ordre, et l'après-midi, nettoyer à fond une pièce, ou bien lessiver ou repasser. Les conditions de travail sont très dures. Dans les grandes maisons, la répartition précise des tâches permet une moindre pesanteur du service. Mais pour la bonne à tout faire... Que l'on imagine ce que représente l'entretien d'une maison sans chauffage central en corvée de bois et de charbon, surtout aux étages les plus hauts d'immeubles sans ascenseur ; en corvée d'eau pour le nettoyage de l'appartement, la toilette, la cuisine, la lessive... quand l'eau courante n'existe pas. Et puis, il y a la cuisine, l'enfer. Etriquée, sans autre aération que par une petite fenêtre sur cour, surchauffée par le fourneau et la lessiveuse, saturée d'humidité par les vapeurs et le linge qui sèche, et de la plus grande saleté. La cuisinière, la bonne à tout faire qui y passent leur vie, dans une atmosphère viciée, y attrapent le fameux « rhumatisme des cuisinières », la tuberculose, s'y intoxiquent par l'oxyde de carbone ou encore deviennent alcooliques...

Entré pour servir, le domestique doit être constamment disponible. La journée de travail est longue : de 15 à 18 heures. Mais il ne s'agit pas de perdre une minute, de se reposer ou de vaquer à des affaires personnelles. Dans la première moitié du XIX^e siècle, on considère qu'il ne faut pas abrutir ses domestiques à force de travail, qu'un repos (judicieusement utilisé pour son instruction ou son éducation religieuse, ou quelque loisir profitable, comme le tricot) est salubre. Après 1850, on ne connaît plus ces sortes de préoccupations. Le domestique est taillable et corvéable à merci et on attend de lui, et parfois on obtient, un dévouement absolu ! Pour être plus à portée d'accomplir leur service, à toute heure, les domestiques sont logés par leurs maîtres, dans l'appartement même, ou à l'écart, dans les fameuses « chambres de bonnes » au dernier étage des immeubles. Dans l'appartement, un cagibi, un débarras, sans fenêtre le plus souvent, s'ouvrant sur la cuisine, lui sert de refuge. Il y a tout juste assez de place pour un mauvais lit de fer et une chaise. [...] Toute vie personnelle de la bonne est ainsi confisquée. On comprend que, si le choix est possible, celle-ci préfère encore le « sixième », malgré tous ses inconvénients

Mal logés

Julie, qui sait faire la cuisine, coudre, raccommoder, blanchir, repasser, tricoter, garder les enfants et servir de femme de chambre à Madame, représente donc la véritable bonne à tout faire, logée sous les combles, sans eau ni chauffage, et nourrie chichement. Si Madame est méfiante, ce qui est souvent le cas, les morceaux de sucre seront comptés dans le sucrier, on vérifiera le nombre de petites cuillers, elle vivra dans une atmosphère de suspicion souvent teintée de mépris. Madame l'appelle sèchement « ma fille ». Monsieur, si elle est jolie, l'enveloppe du regard quand il ne l'engrosse pas, ce qui lui vaut d'être jetée à la rue sans ménagement. Cependant, il arrive quelquefois qu'une domestique adroite devienne la confidente de sa maîtresse, dont elle connaît tous les secrets.

Avec les grands travaux d'urbanisme, le prix des terrains augmente. Dans les immeubles plus hauts, les appartements sont plus étroits. Aussi relègue-t-on les domestiques loin de l'intimité familiale, dans les chambres mansardées du dernier étage, accessibles par le seul escalier de service. Ces « sixièmes » ont provoqué de violentes diatribes, et laissé de tristes souvenirs par leur terrible inconfort. En l'absence de tout système de chauffage, l'eau gèle dans les brocs en hiver, mais en été, on étouffe sous les mansardes. Un faible jour perce au travers des lucarnes qui parfois ouvrent sur la rue, mais le plus souvent donnent sur les courettes des immeubles, courettes dont l'air est plus que vicié par les cuisines qui s'ouvrent aussi dessus. Dans les meilleurs des cas, un unique poste d'eau alimente l'étage, où l'on peut trouver jusqu'à plus de trente chambres. La rudesse des conditions de vie, le manque d'hygiène, l'insalubrité y sont tels que les sixièmes, véritables foyers de tuberculose, soulèvent de vives dénonciations de la part des médecins. La promiscuité qui règne à cet étage entre domestiques des deux sexes, dans des chambres fermant mal et séparées par de trop minces cloisons, achève de faire des sixièmes un monde physiquement et psychologiquement difficile à supporter, où se développent l'angoisse et les névroses. C'est cependant le seul lieu où les serviteurs peuvent jouir, pour quelques heures, d'un peu de liberté et de vie personnelle. En province, où les sixièmes existent peu ou pas, la condition domestique est encore plus dure.

Mal payés

Les salaires sont très bas, surtout en province. Comme par le passé, ils sont réglés par l'usage, et liés à la capacité, au crédit du domestique et à son sexe. Il s'agit bien d'un salaire, rétribuant une location d'ouvrage, et non plus de gages⁷. A ce salaire proprement dit s'ajoutent le pourboire (de plus en plus interdit), les étrennes (1 mois à 1 mois 1/2 de salaire en 1900), les gratifications et cadeaux, plus les avantages reconnus. La nourriture fait partie des avantages en nature, mais, sauf dans les grandes maisons, elle est plus que médiocre et souvent insuffisante : soupe au déjeuner, pain, bouillon et dessert de la table des maîtres. C'est sur ce poste que l'on fait de sordides économies, afin de pouvoir s'offrir une servante nécessaire au prestige social. Ainsi voit-on des bonnes mourir de faim...

^[7] Les gages forment la base du contrat et le point de discussion lors de l'embauche. S'y ajoutent les avantages en nature (nourriture, logement, vêtements des maîtres, chauffage), et les diverses gratifications et étrennes. Suivant la fonction (spécialisée ou non), l'ancienneté, la faveur du serviteur, le niveau social du maître, le montant des gages varie fortement. Le paiement, n'a rien de régulier. Certains domestiques dits "à récompense" ne reçoivent leur dû qu'au moment de quitter la maison. Les revenus sont en effet bien souvent considérés non comme un salaire mais un secours. Certains même se donnent à une maison seulement contre l'absence de souci matériel et la protection.

Cette pénible condition matérielle se double d'une situation psychologique particulièrement difficile à vivre. La suspicion pèse à tout instant sur les domestiques. La crainte, la méfiance qu'éprouvent les maîtres s'accompagnent d'un mépris profond. Les serviteurs sont considérés comme des inférieurs, des sous-hommes. Ils sont porteurs de tous les vices, capables de tous les excès. On ne leur épargne ni les mauvais traitements, ni la tyrannie. Indispensables, ils n'en sont pas moins gênants. Tout l'effort du XIX^e siècle tend donc à les occulter : ils sont dépersonnalisés par la confiscation fréquente de leur prénom, écartés le plus possible des lieux de vie, niés en tant qu'individus, privés de tout droit à la sensibilité et à une vie personnelle. Le domestique connaît, à l'intérieur même de la famille où il vit, la plus terrible des solitudes, dans une situation de dépendance totale. Il en résulte des anxiétés, des tensions, des difficultés d'adaptation génératrices de troubles mentaux (la « névrose des domestiques ») pouvant mener au suicide.

La sexualité des bonnes et des serviteurs

Témoin et conséquence de la dépendance sexuelle des bonnes, l'importance du nombre de leurs enfants naturels : encore l'abandon, l'avortement, l'infanticide sont-ils fréquents. Dans les maternités créées après 1850 pour recevoir les filles enceintes, la moitié au moins des reçues sont des domestiques. Quant à l'infanticide, fléau de la fin du siècle, on le voit augmenter considérablement à partir de 1862, date de la suppression des tours, sorte de guichets qui permettaient d'abandonner un enfant à l'hospice de façon anonyme.

Les maîtres ne sont pas les seuls responsables. D'autres domestiques, plus âgés, ou chargés du recrutement dans les grandes maisons, abusent de leur position, ou de la familiarité et des occasions nées du service. [...] La bonne est ainsi soumise aux désirs de son patron, ou du fils de la maison (parfois sur l'instigation de la mère, qui choisit ainsi l'« initiatrice »). Une grossesse, vite survenue quand les méthodes contraceptives sont rudimentaires, provoque en général le renvoi, la misère, l'avortement ou l'infanticide, le suicide parfois, souvent la prostitution. Vers 1900, la moitié des prostituées sont d'anciennes servantes.

La montée de la bourgeoisie amène une modification profonde du monde des maîtres, dont l'un des traits marquants est l'effondrement progressif des maisons aristocratiques, celles qui donnaient le ton. Les grandes maisons, moins nombreuses au fil des années, réduisent leur train après 1870 : le personnel masculin diminue sans cesse, victime par ailleurs du progrès technique (il faut moins de serviteurs pour conduire et entretenir une voiture que pour s'occuper de plusieurs chevaux et carrosses). Parallèlement, le nombre de foyers de petite bourgeoisie, avec « une bonne à tout faire », s'accroît sensiblement. La féminisation de la profession ne peut être un facteur favorable à son relèvement.

Les oubliés du progrès social

Le travail même change, et devient de plus en plus dur. La journée de travail s'allonge, [...] les jours fériés ne sont plus accordés dans le souci, grandissant jusqu'à l'obsession, de rentabiliser au maximum le temps de travail des serviteurs : une demi-journée de repos par mois paraîtra suffisant à la fin du siècle. Ce n'est qu'après la guerre que l'on reviendra à un peu plus d'humanité.

L'Etat s'abstient de toute intervention jusqu'en 1914. La domesticité semble toucher de trop près à la famille pour qu'il s'y risque. Sans doute faut-il aussi considérer le manque d'intérêt électoral, la féminisation de la profession, et l'isolement de ces femmes dans les causes de cet immobilisme. En outre, la domesticité s'inscrit trop bien dans la société, et elle est trop mal organisée, pour se sentir révolutionnaire. C'est d'ailleurs avec un bon temps de retard sur le monde ouvrier, et une grande timidité que naît le syndicalisme des gens de maison. Même les

socialistes et les féministes attendront l'aube du XX^e siècle pour enfourcher ce cheval de bataille.

Ainsi le domestique reste-t-il, aux yeux de l'Etat, un oublié de la liberté, un oublié du progrès social. Politiquement, les serviteurs sont privés du droit électoral, jusqu'en 1848. Ils sont inéligibles aux conseils municipaux, exclus de la composition du jury... Socialement, aucune des grandes lois sur la protection ouvrière ne leur est applicable : ni celle sur le travail des enfants et des femmes, ni celles sur les accidents du travail, le repos hebdomadaire, la limitation de la durée du travail, ni même celle sur le repos des femmes en couches (il faut attendre 1909 pour que la grossesse et l'accouchement ne soient plus causes légitimes de renvoi !) Même la loi du 2 novembre 1892 fixant à 13 ans l'âge limite d'embauche des jeunes ne s'applique pas aux domestiques : on peut employer un enfant à tout âge, pourvu qu'on lui permette de fréquenter l'école obligatoire.

Dans les années 1895-1896, une crise de la domesticité se manifeste : baisse du nombre des domestiques hommes et des nourrices, augmentation sensible de celui des femmes de ménage ; baisse de la qualité du recrutement... La guerre de 1914 marque la vraie rupture. Le nombre des domestiques baisse nettement. Les femmes, qui avec la guerre ont pris le chemin des usines et des ouvriers (ateliers), préfèrent finalement cela à la servitude. Les plus instruites trouvent un débouché plus rentable et moins contraignant dans les emplois de bureau. Après la guerre, les jeunes refusent d'entrer en condition : un travail trop dur, des contraintes trop fortes, pour un salaire trop bas, et surtout le manque de considération en sont cause. Le mépris est devenu insupportable.

<http://www.histoire-en-questions.fr/reportage/bonnes/corveables.html>
<http://www.forumfr.com/sujet599053-les-domestiques-au-xixe-siecle.html>

Le racisme institutionnalisé

L'utilisation du terme « race » en tant que synonyme intégral de peuple/nationalité perdure jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, les œuvres littéraires de Jules Verne abondent de formules stéréotypées comme « les Allemands, race industrielle et organisée », « les Français, race romantique et galante » ou « les Américains, race entreprenante et dynamique », jusque dans les conversations entre bons amis d'origines différentes, sans la moindre intention négative dans l'usage du mot.

Les différents auteurs qui conçoivent le racisme comme une spécificité de la modernité européenne s'accordent pour mettre en avant la conjugaison de trois facteurs dans la genèse de cette nouvelle attitude :

- le développement de la science moderne. Il inaugure un système de perception essentialiste de l'altérité et un système de justification des conduites racistes qui s'appuient sur des théories à prétention scientifique de la race ;
- le développement de la libre-pensée antichrétienne qui s'oppose au monogénisme (système qui soutient que tous les types humains ont la même origine) que soutient l'Église catholique ;
- l'expansion européenne qui débute au XV^e siècle. Elle entraîne la mise en place d'un système économique et social esclavagiste, et d'une traite négrière à destination des colonies ; parallèlement, elle s'accompagne du développement d'une attitude coloniale à l'égard des populations non européennes qui pénètre progressivement la métropole.

Colonisation et esclavage

La question de l'antériorité ou de la postérité du racisme au développement de l'esclavage dans les colonies européennes fait l'objet de nombreux débats. Le consensus s'établit néanmoins au sujet du rôle joué par le développement de l'esclavage sur le durcissement et la diffusion de l'attitude raciale. L'esclavage colonial se développe en effet, paradoxalement, à une époque où, en Europe, l'humanisme, la philosophie des Lumières et la théorie du droit naturel devraient logiquement mener à sa condamnation. Le racisme pourrait être le produit (conscient ou non) de cette contradiction, le seul artifice permettant de refuser à certaines populations le bénéfice de droits fondamentaux reconnus à l'Homme en général consistant à croire à l'existence d'une hiérarchie entre les races.

Selon l'historien américain Isaac Saney, « les documents historiques attestent de l'absence générale de préjugés raciaux universalisés et de notions de supériorité et d'infériorité raciales avant l'apparition du commerce transatlantique des esclaves. Si les notions d'altérité et de supériorité existaient, elles ne prenaient pas appui sur une vision du monde racialisée ».

Développement de l'esclavage et de la science moderne ont étroitement interagi dans la construction du racisme moderne. La catégorie de « noso-politique » (ce qui a trait à la maladie) qualifie chez la philosophe Elsa Dorlin l'usage des catégories de « sain » et de « malsain » par

le discours médical appliqué dans un premier temps aux femmes, puis aux esclaves. Alors que le Blanc, considéré comme « naturellement » supérieur par les médecins, est défini comme l'étalon de la santé, le tempérament des Noirs est par contraste déclaré « pathologique » ; il est porteur de maladies spécifiques, que seule la soumission au régime de travail imposé par les colons peut atténuer, mais difficilement guérir, tant elles paraissent intrinsèquement liées à sa nature

Suprématie de la « race blanche » et idéologie coloniale

*« J'ai devant moi un des porteurs recrutés au dernier village.
C'est un Laka. Quelle belle bête, pleine de sang et bien racée.
Le poids de la caisse n'a aucune importance pour lui.
Il marche à son allure vive, élégante, un peu dansante, très légère et
donnant un peu l'impression de l'envol.
Pourquoi les humanistes de France ne veulent-ils pas admettre
que la tête du Noir est faite pour porter des caisses et celle du Blanc pour penser ? »*

Ernest Psichari, Carnets de route, 1907.
<http://bruno.bitin.fr/du-racisme-colonial-au-racialisme.html>

La suprématie de la race blanche ou caucasienne est un postulat sur lequel s'accordent très largement les scientifiques, philosophes et hommes politiques du XIX^e siècle. Combiné avec la mission civilisatrice, le suprématisme blanc est un élément fondamental de l'idéologie coloniale. Une fois opérée la conquête, il constitue aussi le principe justificatif des législations opérant des distinctions de droit sur une base raciale, la forme paroxystique de cet ordre juridique inégalitaire étant la ségrégation raciale.

Les idéologies coloniales des pays se réclamant d'un fonctionnement démocratique se sont trouvées confrontées au problème de leur légitimité, au regard des principes censés régir leur ordre politique et juridique. En France tout particulièrement, elle doit surmonter sous la Troisième République le paradoxe de l'affirmation d'une volonté de conquête et d'assujettissement d'une part, et de principes émancipateurs et égalitaires d'autre part. Le programme colonial français ne peut se réaliser que par l'affirmation d'une infériorité tenue pour évidente et incontestable des populations visées, laquelle justifie une mission civilisatrice dont le fardeau repose sur les seules épaules de la race blanche.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Racisme>

Enseignement du racialisme au XIX^e siècle, en France

Les thèses racialistes, qui tentaient de fonder sur l'autorité de la science l'idéologie raciste, ont été développées en France dès le milieu du XIX^e siècle. C'est avec son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), qui eut une influence importante par la suite, que le comte de Gobineau (1816-1882) est considéré comme un des pères de la pensée racialiste.

Ce courant a été perpétué par Georges Vacher de Lapouge à la fin du XIX^e siècle, Jules Soury ou encore George Montandon et René Martial, auteur des *Traits de l'immigration et de la greffe inter-raciale* (1931), lors des années 1930.

L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* se présente sous la forme d'une longue récapitulation de l'histoire des civilisations humaines, ordonnée par le concept de « race » et marquée par une philosophie de l'histoire à la fois déterministe et pessimiste. Gobineau y postule l'existence de trois races primitives, dont les métissages, nécessaires selon lui à l'épanouissement des civilisations, conduisent toutefois inéluctablement en retour à la décadence de l'espèce humaine.

Ces « trois éléments purs et primitifs de l'humanité » que sont pour Gobineau les races jaune, blanche et noire sont conçues comme fondamentalement inégalitaires, non pas tant de manière quantitative que qualitative.

La race blanche se voit octroyer « le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force » et, au sein de cette race blanche, la « race aryenne », placée au-dessus de toutes les autres, fait l'objet d'un éloge tout particulier. Dans sa description de la race noire, il « accumule », selon Pierre-André Taguieff⁸, « sans la moindre distance critique, les préjugés et les stéréotypes négrophobes les plus bestialisants et criminalisants ». Sur le plan de l'intelligence, il lui attribue des « facultés pensantes [...] médiocres ou même nulles ». Elle possède l'avantage dans le domaine des sens, où certaines de ses facultés, « le goût et l'odorat principalement », sont développées « avec une vigueur inconnue aux deux autres ». « Mais », ajoute Gobineau, « là, précisément, dans l'avidité de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité ». Avec la race jaune, enfin, « le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche ». Gobineau souligne « en toutes choses », leurs « tendances à la médiocrité ». Notant qu'ils sont « supérieurs aux nègres », il assigne aux « jaunes » la place de la « petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait pour base de sa société », industrielle mais trop limitée pour la créer ou en prendre la tête.

Certains auteurs considèrent que la distinction entre racisme et racialisme est *spécieuse*, de peu d'intérêt, ou que « les théories racialistes préparent le racisme ».

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Racialisme>

Après 1870, dans son ouvrage *Histoire Naturelle*, destiné à l'enseignement secondaire, J. Langlebert revient à *quatre* races, plus exactement des types humains :

- blanche ou caucasique, cette race est « remarquable par la puissance de son intelligence, c'est à elle qu'appartiennent les peuples qui ont atteint le plus haut degré de civilisation » ;
- jaune ou mongolique ;
- noire ou africaine ;
- rouge ou américaine.



Fig. 33. Race blanche ou caucasique.



Fig. 34. Race jaune ou mongolique.



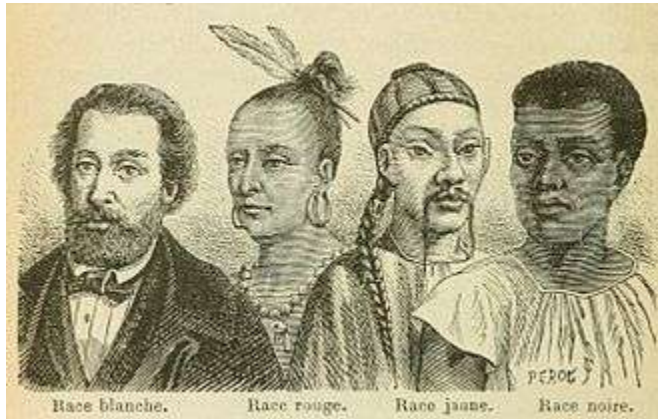
Fig. 35. Race noire ou africaine.



Fig. 36. Race rouge ou américaine.



⁸ **Pierre-André Taguieff**, (Paris, 1946). Sociologue, politologue et historien des idées français. Il est directeur de recherche au CNRS attaché au Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF) et enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris



Le Tour de la France par deux enfants
(G. Bruno, 1877, page 188)

LES QUATRE RACES D'HOMMES. — La race blanche, la plus parfaite des races humaines, habite surtout l'Europe, l'ouest de l'Asie, le nord de l'Afrique, et l'Amérique. Elle se reconnaît à sa tête ovale, à une bouche peu fendue, à des lèvres peu épaisses. D'ailleurs son teint peut varier. — La race jaune occupe principalement l'Asie orientale, la Chine et le Japon : visage plat, pommettes

saillantes, nez aplati, paupières bridées, yeux en amandes, peu de cheveux et peu de barbe. — La race rouge, qui habitait autrefois toute l'Amérique, a une peau rougeâtre, les yeux enfoncés, le nez long et arqué, le front très fuyant. — La race noire, qui occupe surtout l'Afrique et le sud de l'Océanie, a la peau très noire, les cheveux crépus, le nez écrasé, les lèvres épaisses, les bras très longs.

Le Tour de la France par deux enfants : manuel de lecture scolaire
d'Augustine Fouillée écrit sous le pseudonyme de G. Bruno

Comme nous le montrent ces articles, l'Europe vit et propage un racisme alors considéré comme « naturel ». Quoi d'étonnant quand les référents scientifiques, moraux, religieux, éducationnels, politiques accréditent et diffusent le racialisme ? Quoi d'étonnant à une période où les femmes sont toujours considérées comme des mineures, où les enfants pauvres travaillent dans les ateliers et les mines, où les prolétaires et les domestiques sont quasiment taillables et corvéables à merci, quoi d'étonnant de considérer que l'autre, le différent par ses caractéristiques physiques, par son mode de vie, par sa culture, sa religion soit vécu comme intrinsèquement inférieur ? Comment sans ces théories fumeuses, justifier la colonisation ? Comment justifier la violence avec laquelle on s'empare d'un pays ?



Le système des mains coupées dans le Congo
de Léopold II (1885-1908).



La pancarte portée par ces enfants
indique : *Nous sommes des petits enfants
Chrétiens et nous vous remercions.*

Comment justifier l'esclavage qui a perduré dans les colonies française jusqu'au décret d'abolition de 1848 ? (Le 5 mars. 250 000 esclaves des colonies françaises devaient être émancipés). Alors que le premier texte interdisant l'esclavage en France a été prononcé par Louis X, il s'agit de l'édit du 3 juillet 1315.

L'esclavage est défini par l'état d'une personne qui se trouve sous la dépendance absolue d'un maître qui a la possibilité de l'utiliser comme un bien matériel. Il est la privation de la liberté de certains hommes par d'autres hommes, dans le but de les soumettre à un travail forcé, généralement non rémunéré. Juridiquement, l'esclave est considéré comme la propriété de son maître. À ce titre, il peut être acheté, loué ou vendu comme un objet.

L'abolition de l'esclavage : quelques dates repères

- 1794 : la Convention vote le décret d'abolition de l'esclavage du 16 pluviôse an II (4 février 1794) qui étend l'abolition de Sonthonax aux autres colonies françaises.
- 1802 : Napoléon Bonaparte, par la loi du 30 floréal an X (20 mai 1802), rétablit la traite et l'esclavage hors du sol de France conformément à la législation en vigueur avant 1789.
- 1807 : abolition officielle de la traite des noirs aux États-Unis et en Angleterre.
- 1815 : engagement des principales puissances européennes (Empire d'Autriche, Grande-Bretagne, France, Portugal, Russie, Suède) à mettre fin à la traite négrière au congrès de Vienne. Celle-ci se poursuivra cependant de façon clandestine et il faudra attendre l'abolition de l'esclavage pour que ce trafic cesse réellement. Pendant les Cent-Jours, Napoléon I^{er} interdit par décret la traite négrière.
- 1818 : le 15 avril, loi française abolissant la traite des Noirs. Elle sera renouvelée le 25 avril 1827 et le 22 février 1831.
- 1833 : promulgation de l'*abolition bill* qui prévoit une abolition progressive de l'esclavage dans les colonies britanniques (Jamaïque; Trinité-et-Tobago, la Barbade, Grenade, le Cap en Afrique du Sud). Il prévoit le maintien de l'esclavage urbain jusqu'en 1838 et de l'esclavage rural jusqu'en 1840. L'abolition complète de tous les esclaves est décrétée le 1^{er} août 1838. Seule la colonie d'Antigua choisit l'abolition complète et immédiate pour ses esclaves dès 1833.
- 1840 : première Convention antiesclavagiste mondiale, organisée en juin à Londres.
- 1848 : décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848 en France et dans les colonies françaises (Guadeloupe, Martinique, Réunion, Guyane, Sénégal).
- 1861 : la Russie interdit le servage.
- 1865 : les États-Unis promulguent le 13^e amendement interdisant l'esclavage.
- 1907 : abolition de l'esclavage inter-africain par les Britanniques au Kenya¹⁹
- 1948 : article 4 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, confirmée par la convention de 1956.
- 1957 : Convention concernant l'abolition du travail forcé de l'Organisation internationale du travail.
- **1980 : la République islamique de Mauritanie** est le dernier pays à abolir l'esclavage. Cependant, la loi ne reçoit pas alors son décret d'application pour cause de contradiction possible avec le Coran, puisque celui-ci légifère sur l'esclavage et donc au contraire l'autorise. **Il resterait au moins 100 000 esclaves dans ce pays de nos jours.** La Mauritanie a voté le 8 août 2007 une nouvelle loi antiesclavagiste plus répressive pour essayer de juguler ces pratiques persistantes.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Chronologie_de_l'abolition_de_l'esclavage

Le racisme d'Etat

L'historien américain George M. Fredrickson recense trois régimes politiques « ouvertement racistes » au XX^e siècle : le sud des États-Unis sous les lois Jim Crow (1876-1964), l'Afrique du Sud sous l'apartheid (1948-1991), l'Allemagne nazie (1933-1945). Ces régimes présentent la caractéristique commune d'afficher une idéologie officielle explicitement raciste et d'avoir institutionnalisé dans la loi une hiérarchie présentée comme naturelle et indépassable entre le groupe dominant et le groupe dominé. L'une des mesures les plus significatives de cet arsenal juridique ségrégationniste est la prohibition des mariages interraciaux ; elle transcrit dans l'ordre juridique l'idéologie mixophobe de la « pureté de la race ». Sur le plan économique, la restriction des opportunités du groupe ségrégué le maintient dans un état de pauvreté qui alimente le discours sur sa prétendue infériorité.

La très grande majorité des régimes colonialistes, sans organiser une ségrégation aussi stricte que les trois régimes précédents, ont tous imposé aux colonisés un corps de règles juridiques différenciés et une citoyenneté dégradée, tous deux justifiés par des principes racistes.



Panneau bilingue (anglais / afrikaans) de formalisant la ségrégation raciale au profit de la population blanche dans le cadre de la politique d'apartheid, en Afrique du Sud



Un Afro-Américain boit à un distributeur d'eau réservé aux « gens de couleur » à un terminal de tramway en 1939 Oklahoma City

http://fr.wikipedia.org/wiki/Abolition_de_l%27esclavage

Les expositions coloniales

Ces expositions furent organisées au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle dans les pays européens. Elles avaient pour but de montrer aux habitants de la Métropole les différentes facettes des colonies. Les expositions coloniales donnaient lieu à des reconstitutions spectaculaires des environnements naturels et des monuments d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie. La mise en situation d'habitants des colonies, souvent déplacés de force, les fera qualifier dans les années 2000 de zoos humains.

Les zoos humains

Sur le continent européen lui-même, le succès énorme des zoos humains constitue pour Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire⁹ l'une des modalités de transmission du « racisme scientifique » à une large partie de la population. À partir des années 1870, ces zoos exposent dans les grandes capitales européennes et américaines et jusque dans les années 30 des échantillons des peuples colonisés dans un environnement reconstitué, aux côtés des bêtes sauvages. Le Jardin d'acclimatation de Paris par exemple, lors d'expositions, a exhibé - à côté des animaux - des ressortissants d'ethnies diverses derrière des barreaux, et ceci jusqu'en 1931. Le principe en sera repris pour les Expositions universelles, les Expositions coloniales et jusqu'aux foires régionales. Ces exhibitions humaines contribuent à fixer « un rapport à l'autre fondé sur son objectivation et sa domination ». Elles s'insèrent dans le schéma évolutionniste en mettant en scène la frontière entre civilisés et sauvages et s'accompagnent du déploiement d'un racisme populaire dans la grande presse.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la question de la hiérarchisation au sein de la race blanche est sur le continent européen au cœur de deux phénomènes appelés à jouer un rôle prépondérant dans les deux conflits mondiaux du XX^e siècle : l'exacerbation des rivalités nationales et la montée de l'antisémitisme. La doctrine aryaniste permet aux Allemands de se distinguer des Latins, et en particulier des Français, considérés comme inférieurs car métissés.

Un village congolais a été reconstitué et montré à Bruxelles à l'Exposition universelle de 1958.

En 1994, le parc zoologique de Port-Saint-Père, près de Nantes, en France, a essayé d'ouvrir un village africain avec hommes et femmes qui devaient, par contrat, être torse nu quand la température le permettait. Sponsorisé par la Biscuiterie Saint-Michel, pour faire la promotion de sa marque de gâteaux *Bamboula*, le village de la Côte d'Ivoire reconstitué à Port-Saint-Père a pris la dénomination de « Village de Bamboula », avec le personnage éponyme pour les enfants. Une levée de boucliers a mis fin à ce projet...

Depuis 1999 avec l'émission *Big Brother*, la télévision est le principal vecteur de création de zoos humains contemporains. Le principe de ces télé-réalités est d'enfermer un groupe d'hommes et de femmes observés en direct sur une chaîne de télévision. Les « acteurs » de ces shows sont le plus souvent des jeunes peu éduqués, issus de régions ou de milieux « stigmatisés ».

Un village africain a été ouvert dans le zoo d'Augsbourg en Allemagne en juillet 2005.

En 2007, des Pygmées ont été hébergés dans le zoo de Brazzaville pour le festival de musique panafricaine.

Un « zoo humain » ouvert en 2008 en Thaïlande présente des membres de l'ethnie karen et notamment les fameuses femmes-girafes

http://fr.wikipedia.org/wiki/Zoo_humain

⁹ **Zoos humains** : ouvrage collectif sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo et Sandrine Lemaire - Paris, La Découverte, 2002. ISBN 2-7071-3638-7



Affiche annonçant la tenue d'un zoo humain en 1928



Exposition universelle de 1958 à Bruxelles
Village congolais

A propos du village africain de l'expo 58

A l'époque de l'exposition, nous étions loin de nous douter qu'allait débiter la période politiquement troublée de la décolonisation (les émeutes de Léopoldville eurent lieu le 4 janvier 1959 et l'indépendance du Congo, le 30 juin 1960).

Bien intentionnée, dans un contexte d'époque, la Belgique avait voulu donner au monde la meilleure image de son action au Congo.

Aussi s'était-elle appliquée à réaliser dans cette manifestation mondiale une surface d'exhibition de ses réalisations en Afrique centrale, la plus spectaculaire possible.

Malheureusement, dans l'esprit bien colonial qui nous habitait alors, des « gaffes » monumentales seront commises, notamment en voulant reconstituer un village congolais avec famille.

Outrecuidance suprême, d'un mauvais goût, révélateur d'époque, des visiteurs y lanceront des bananes comme au zoo. Suite aux protestations d'intellectuels congolais, le village sera rapidement fermé.

Sur un site d'Internet tenu par des Congolais, j'ai relevé dans une chronique de 1958 des commentaires étonnants, mais révélateurs de l'état d'esprit qui présidait aux rapports entre « colonisateurs » et « colonisés » à cette époque.

En voici quelques extraits dus à **Joseph Mabolia, enseignant**, un des protestataires qui fit fermer le village congolais :

« Une révélation, il n'y a pas de comparaison possible : les hommes noirs étaient des hommes parmi les hommes... le blanc travaillait dur, très dur, aussi dur... il pouvait être maçon, balayeur des rues, dans les toilettes pour nettoyer... Ce qui nous frappait c'est qu'il y avait une vie d'homme blanc autrement que celle du Congo... ».

Joseph Mabolia s'était retrouvé avec quelques centaines d'intellectuels congolais dans une sorte de camp que la Belgique avait mis à leur disposition :

« Dans ce camp, la vie était très bien organisée, les dames noires ne faisaient pas la cuisine, il y avait une cuisine commune qui était faite par des femmes belges... nous sommes servis par des femmes blanches... c'est quelque chose d'inouï ...et elles étaient très respectueuses... c'était nos sœurs... on discutait avec elles...elles nous racontaient leurs problèmes de ménage, les problèmes de la vie difficile... Pour ceux qui venaient de l'intérieur du Congo ... c'était la première fois qu'il pouvait s'approcher en égal d'une femme blanche qui ne criait pas et qui disait Monsieur en s'adressant à eux... »

<http://phmaillieux.e-monsite.com/pages/expo-1958-problemes-congolais-joseph-mabolia.html>

Dans le passé, la publicité à caractère raciste était très présente et quasi acceptée car ancrée dans les mœurs. Hors Contexte ces publicités font bondir, mais pour l'époque, elles étaient (malheureusement) normales. Elles sont toutes parues au début du XX^e siècle.



"Pourquoi ta maman ne te lave pas t'elle pas avec "Fairy Soap"



"Le Savon Dirtoff me blanchit "



"Avec Javel S.D.C pour blanchir un nègre, on ne perd pas son savon"

Le début du XX^e siècle fut riche en inventions techniques, médicales, en nouveaux mouvements artistiques sur fond de première guerre mondiale. Les avions se mettent à traverser la Manche, le cinéma commence juste à prendre la parole, le music-hall voit arriver La Revue Nègre, le jazz et le charleston. La peinture voit naître les surréalistes d'un côté, et l'École de Paris de l'autre, sur la fameuse Rive Gauche. Les Ballets Suédois s'allient à Claudel et Picabia. Le poste à galène diffuse de la musique et des informations au monde entier, tandis que le radiotéléphone ouvre les champs, inimaginables encore, de la communication. La Russie transforme son avenir. Les colonies de la France, de la Belgique et de l'Angleterre permettent à l'Europe de se développer économiquement, alors que naissent des soulèvements d'indépendance. La guerre de 14-18 résonne encore de l'écho diffus de ses gueules cassées, des réseaux compliqués de tranchées, où les poilus attendaient dans le froid la fin de cette guerre qui utilisera toutes ces formidables inventions. Alors, comment résumer ces vingt premières années du XX^e siècle, période de découvertes extraordinaires, de progrès médical fulgurant, de folies musicales, de nouvelle poésie, de peinture en mouvement et de bouleversements politiques dans le monde .

C'est également une période riche de divertissement, de loisirs et d'innovations artistiques.

Les cabarets. En France pendant la Belle Époque, on assiste à la création de cafés-concerts qui permettent d'abolir, pour un temps, les barrières sociales. Les prix étant bas, on y rencontre des riches comme des ouvriers. Ces cabarets et cafés-concerts présentaient des numéros variés : on y montrait des chanteurs et des danseurs, des jongleurs, des clowns, des numéros de cirque... Au début du XX^e siècle, à l'approche de la Première Guerre mondiale, les prix ont augmenté et le cabaret est devenu réservé aux plus riches.

Les cabarets du quartier Pigalle comme le Chat noir (fréquenté entre autres par Verlaine et Satie), Le Divan japonais ou la Nouvelle Athènes "encanaillent" leurs publics. Au Moulin Rouge qui a ouvert depuis 1889, Mistinguett lance en 1907 la "valse chaloupée". Dans la plupart de ces lieux il n'y a pas de scène jusqu'en 1918.



Toulouse-Lautrec **Au Moulin Rouge** 1892



Toulouse-Lautrec - affiche - 1891

C'est aussi l'époque où naît le premier clown noir. Ancien esclave cubain vendu comme domestique à un négociant portugais, Raphaël est engagé dans un cirque parisien après avoir été mineur, homme de peine, chanteur de rue. Premier artiste noir ayant connu la célébrité en France, Raphaël devient le clown « Chocolat », en incarnant le stéréotype du nègre stupide, souffre-douleur de Footit, le clown blanc colérique et cruel.



Peinture de Chocolat Toulouse-Lautrec 1896



La littérature. On retrouve une activité littéraire intense : Baudelaire, chantre de la modernité parisienne, Léon Bloy, Pierre Louÿs, Octave Mirbeau, qui en ont fait une époque d'excès et de fantaisie. Victor Hugo et Émile Zola, à la fois intellectuels et écrivains, qui croyaient au progrès social et militaient pour une société plus harmonieuse, et qui n'auront de cesse de dénoncer les conditions de vie déplorables de la classe ouvrière, marquent le siècle.

Le théâtre et la poésie explorent aussi des voies nouvelles, à caractère dénonciateur; c'est ce que veut atteindre Alfred Jarry avec *Ubu roi* (1896) où il tourne en dérision les dictatures.

La musique. La vie musicale, qui rompt avec le passé, est marquée par Fauré, Saint-Saëns, Debussy et Ravel mais aussi par les Espagnols à Paris : Albeniz, Granados ou Manuel de Falla. Les premiers festivals de musique se développent dans le Sud de la France, comme au théâtre antique d'Orange et aux arènes de Béziers où l'on monte de grandioses spectacles, tels la *Déjanire* de Saint-Saëns ou l'*Héliogabale* de Séverac.

En outre, c'est à Paris que les compositeurs, français ou étrangers installés à Paris, ont présenté leurs œuvres, productions musicales jugées scandaleuses tant elles rompent avec la tradition. Ainsi Claude Debussy doit-il affronter les critiques les plus acerbes pour *Pelléas et Mélisande*, et son *Martyre de saint Sébastien* n'est pas mieux accueilli.

Mais c'est Igor Stravinsky qui déroute le plus avec *L'Oiseau de feu*, *Petrouchka*, ou le *Sacre du Printemps* en 1913. Les Ballets russes de Diaghilev provoquent les mêmes réactions horrifiées lors de la première de *l'Après-midi d'un faune*, sur la musique de Debussy, où l'art du chorégraphe est dynamisé par le talent de Nijinski.

Il y avait aussi une grande palette musicale populaire : chansons d'amour, comiques troupiers, rengaines graveleuses, chahut comique, les refrains répétitifs des vers d'oreille et le ragtime.

Le ragtime est un genre musical d'origine américaine, extrêmement populaire entre 1890 et le milieu des années 1920. On situe généralement l'émergence du ragtime classique en 1897, année où furent publiées plusieurs compositions importantes de ragtime (communément appelées *rags*). Le plus célèbre compositeur de ragtime est Scott Joplin (1867-1917).

À partir des années 1920, le jazz a rapidement supplanté le ragtime.

C'est à La Nouvelle-Orléans que se produit, entre 1890 et 1910, une fusion entre trois courants musicaux jusqu'alors parallèles : la musique populaire des Noirs (musique religieuse, chants de travail et surtout blues), le ragtime et la version « blanche », européanisée, de la musique populaire afro-américaine (chants des minstrel shows et musique de vaudeville). Cette synthèse s'opère grâce à la rencontre des musiciens noirs avec les musiciens « créoles de couleur », mulâtres d'expression française que le code législatif de Louisiane considérait comme des « nègres » : parmi eux, Jelly Roll Morton et Sidney Bechet.

La création de la Revue nègre est liée à l'émergence en France de la musique dite de jazz : celle-ci débarque à Paris quelques mois avant la fin de la Première Guerre mondiale via les jazz-bands composés de soldats américains et influence des musiciens comme Igor Stravinski (*Ragtime*, 1919), des poètes comme Jean Cocteau, Guillaume Apollinaire ou Blaise Cendrars, des peintres, avant de se diffuser dans les dancings parisiens à travers la mode du charleston. D'autres styles sont révélés comme le New Orleans depuis Londres où Duke Ellington donna très tôt une série de concerts. D'autre part, au début des années 1920, les spectacles de music-hall et de cabaret se diffusent auprès d'un plus grand public. En 1921, on peut même parler d'une « négrophilie » : le prix Goncourt fut remis cette année-là au martiniquais René Maran pour *Batouala, véritable roman nègre*.

Le cinéma. Les frères Lumière présentent leurs premiers films dont *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* (1895), en 1900, lors de l'Exposition universelle de Paris, ils présentent leurs films sur des écrans géants. Méliès tourne les premiers films d'anticipation (*Le voyage dans la lune* (1902), *20.000 lieues sous les mers* (1907)).

Les Beaux-arts. Plusieurs mouvements d'avant-garde se développent. Dans les arts, on peut citer l'impressionnisme ouvrant la voie au fauvisme, cubisme, expressionnisme et à l'Art nouveau (Alfons Mucha, Hector Guimard, Eugène Grasset, Louis Majorelle).

1905 est l'année où tout commence avec le fauvisme qui éclate au Salon d'automne à Paris. [...] La même année voit naître également l'expressionnisme avec la formation du groupe « Die Brücke » à Dresde. Puis ça ne s'arrêtera plus ; cubisme en 1908 avec Picasso et Braque, futurisme en 1909 qui lance la mode du manifeste coup de poing ; quatre ans auront suffi pour que s'effectue la première révolution de l'art moderne. Celle-ci est précédée ou accompagnée de la mort de ses grands précurseurs : Gauguin en 1903, Cézanne en 1906. La décennie suivante, 1910-1920 sera la plus importante du siècle : malgré la guerre, les mouvements d'avant-garde naissent et se succèdent partout en Europe. Kandinsky peint la première aquarelle abstraite en 1910. En 1912, voici la peinture inobjective de Delaunay. En 1913, on découvre le premier ready-made de Marcel Duchamp, suit la peinture métaphysique de De Chirico et du suprématisme en 1915. Dada est créé en 1916, le néo-plasticisme en 1917 et le Bauhaus en 1919.

L'Aventure de l'Art au xx^e siècle – CHENE HACHETTE



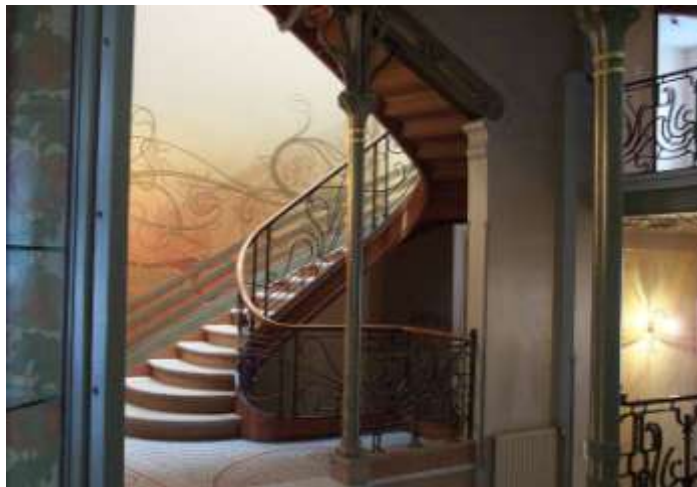
Les Femmes d'Alger (O. J.) – Picasso – 1911-1912



Chant d'amour Giorgio De Chirico - 1914

Le succès des arts décoratifs

Parce que l'Art nouveau utilise des matériaux de l'industrie comme le fer ou le verre qui sont faciles à travailler et offrent beaucoup de possibilités, il est très significatif de la Belle Époque. Les arts décoratifs adoptent les motifs végétaux pour créer des objets utilitaires traités comme des œuvres d'art. Les bouches de métro imaginées par Hector Guimard utilisent une forme de végétalisme abstrait et les vases d'Émile Gallé (« École de Nancy ») évoquent des silhouettes de fleurs.



Victor Horta - Hôtel Tassel 1892-1893 Bruxelles



Émile Gallé, Nancy, (1846-1904), maître verrier, ébéniste et céramiste français, fondateur de l'École de Nancy en 1900

<http://www.centreculturelbalavoine.fr/Exposition-Collective-1900-1920-les-annees-folles.aspx>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Cabaret>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ragtime>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Revue_n%C3%A8gre



Wassily Kandinsky - *Impression III* - 1911) - Musée Lenbachhaus de Munich



Ernst Ludwig Kirchner – *La Rue* - 1913

La Grande Guerre

La première guerre mondiale n'a pas éclaté de façon inattendue, certains signes prévenaient cette imminente catastrophe.

Déjà, depuis 1905, des rivalités animaient l'Europe :

l'Allemagne, en plein essor économique, produisait trop, il lui fallait chercher de nouveaux marchés, afin d'écouler la production. De plus, Guillaume II, le Kaiser voulait élargir son empire. ;

la Grande-Bretagne, elle, s'inquiétait que l'on remette en question sa domination commerciale et coloniale sur le monde ;

quant à **la France**, qui s'était fait annexer l'Alsace-Lorraine en 1871 par l'Allemagne, elle rêvait de reprendre son territoire.

C'est dans cette ambiance tendue que des alliances s'organisent, l'Europe est divisée alors en deux blocs : d'un côté, **la Triple Alliance**, de l'autre, **la Triple Entente**.

La Triple Alliance	La Triple Entente
• Allemagne • Autriche-Hongrie • Italie	• France • Russie • Grande-Bretagne

En septembre 1913, la Triple Alliance se consolide. Les militaires s'inquiètent de l'extension de la Serbie dans les Balkans, de la pression politique sur l'Autriche (l'Autriche est prête à entrer en guerre contre la Serbie, et l'Allemagne incite à se montrer intraitable envers la Serbie), de l'accord entre les flottes de la Grande-Bretagne et de la Russie pour bloquer les Allemands dans la mer des Balkans en cas de guerre. De plus, l'Allemagne et l'Autriche ne font pas totalement confiance à l'Italie en cas de conflit.

La crise dans les Balkans... ou le feu mis à la poudrière.



Les Balkans sont une péninsule qui s'étend sur la Turquie d'Europe, la Yougoslavie, la Bulgarie, l'Albanie et la Grèce.

La crise des Balkans a débuté en 1909, à l'époque où la Serbie voulait son indépendance par rapport à la Bosnie-Herzégovine. Pour ce faire, la Serbie augmente et développe son armement. La France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne interviennent : si la Serbie abandonne son projet, l'Autriche lui accordera des facilités économiques. Mais la Serbie tient à sa liberté, elle sait qu'elle peut en plus compter sur la Russie en cas de besoin.

Le conflit ne s'arrête pas là, il s'étend encore avec deux guerres.

La première se déroule en 1912-1913.

Les Balkans profitent de la guerre déclarée entre l'Italie et la Turquie pour entrer à leur tour dans un conflit, le 18 octobre 1912. La Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro déclarent la guerre à la Turquie, dans le but stopper l'expansionnisme turc en Europe. Cependant, les frontières entre les peuples ne sont pas très distinctes.

En effet, dans la Turquie d'Europe, on trouve plus d'une vingtaine de peuples différents : des Turcs, des Grecs, des Bulgares, des Albanais, ... et parmi les Serbes, on trouve des Bosniaques, des Monténégrins, des Russes, des Juifs, des Musulmans, des Arméniens, des Tziganes... 560 000 guerriers des Balkans s'attaquent aux 350 000 Turcs de Macédoine. Après plus de 7 mois de conflit, la guerre se termine par le Traité de Londres, signé le 30 mai 1913. Cet armistice est imposé par les grandes puissances européennes. La Turquie laisse aux vainqueurs la Crète et quelques autres territoires.

Le 29 juin 1913, une seconde guerre éclate

Cette fois-ci c'est entre les Serbes et les Bulgares, autrefois alliés, qui veulent chacun obtenir la Macédoine. Le conflit sera de plus courte durée, puisqu'il se termine le 10 août 1913. Les territoires que la Bulgarie avaient conquis lors de la précédente guerre, seront restitués

L'explosion du conflit, avec l'assassinat de François Ferdinand

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et son épouse la duchesse de Hohenberg en visite à Sarajevo (capitale de la Bosnie), se font assassiner par le nationaliste serbe de Bosnie Gavrilo Princip, membre du groupe *Jeune Bosnie* (*Mlada Bosna*). Par ce geste, le groupe *Jeune Bosnie* voulait proclamer sa volonté de voir se réaliser une "Grande Serbie" regroupant tous les Slaves du Sud.

L'assassinat de Sarajevo détruit l'équilibre péniblement maintenu en Europe.

Pour bien comprendre les causes de cet attentat, il faut se rappeler que la Bosnie a été intégrée en 1908 à la double monarchie austro-hongroise. Elle est sous la dépendance hongroise. Pourtant, François-Ferdinand a l'intention d'accorder leur autonomie aux peuples slaves. L'Autriche, soutenue par l'Allemagne, profite de ce meurtre pour déclarer la guerre à la Serbie (protégée par la Russie).

Par le jeu des alliances (Triple Entente et Triple Alliance), la guerre est déclenchée en Europe. Début août 1914, la France, la Russie et la Grande-Bretagne entrent en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, l'Italie se déclarant neutre (elle s'alliera à la Triple Entente en 1915).

Le 1^{er} août 1914, la France connaît une mobilisation générale.

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

L'Allemagne, qui a doublé ses dépenses en armement, envisage une attaque préventive contre la Russie, car elle redoute une attaque pour 1916. Mais la Russie est alliée à la France et à la Grande Bretagne, et l'un des buts de la politique française est de reprendre l'Alsace-Lorraine. Comme l'Autriche, la Russie s'intéresse à une extension dans les Balkans.

Si l'Autriche-Hongrie décide d'attaquer la Serbie, elle pourrait avoir ainsi une place stratégique dans l'Europe du sud-est. Pour contrecarrer ces plans, la Russie promet donc le 25 juillet son soutien à la Serbie.

Conclusion

Cette " Grande Guerre " éclate en août 1914, et déchire l'Europe.

Il s'agit d'une guerre de position et d'usure (4 ans de conflit), qui a fait plus de 9 millions de morts.



Le spectacle

Projet scénographique

Imaginer aujourd'hui un spectacle multiforme rendant compte des émotions et des interrogations nées d'une forme de plongée dans le passé, c'est se glisser dans l'espace chaotique de la mémoire, du souvenir raconté, entremêlé de sons, d'images, d'informations historiques concomitantes, vérifiées ou déformées.

La forme kaléidoscopique du projet épouse le fonctionnement confus de la mémoire : comme le souvenir, les événements et les lieux toujours incomplets se composent et se décomposent, se précisent, s'estompent, se recomposent par fragments pas toujours cohérents.

L'amorce du spectacle est une théâtralisation de l'idée du voyage à rebours, un prologue commençant à l'avant-scène avec l'arrivée de « l'homme-radio » qui, en marchant à reculons, va plonger dans le passé en glissant dans un voile qui se soulève, révélant un autre voile puis encore un autre.

Le lieu dévoilé est le plateau de théâtre où sont convoqués et mis en juxtaposition signifiante différents événements chantés et joués. Un orchestre est toujours présent côté jardin, avec une mise en évidence plus marquée au niveau lumière lors des séquences typiquement cabaret, quand la chanteuse rejoint les musiciens.

Pour chaque séquence composant ce spectacle coupé, une modification de l'espace de jeu est réfléchi en fonction de la scénographie de la scène précédente, selon des principes de focales, ou d'apparition/disparition des éléments.

Dans le chapitre « Projet de mise en scène - Description du spectacle » sont esquissés les différents principes de mises en place pour chaque séquence évoquée. En synthétisant, on peut voir le lieu des scènes extraites de *On purge Bébé !* comme un appui scénographique pour les autres scènes. Ce salon très symbolique se construit et se déconstruit à vue par la descente des cintres de fragments de murs avec portes et de meubles avec morceaux de sol. Selon la progression dramaturgique, ce pseudo salon peut se modifier au niveau dimension (comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les fragments de murs peuvent se disloquer et s'écarter en glissant sur un rail fixé aux perches pour faire place à un défilé patriotique) ; d'autres fois, les murs peuvent disparaître en remontant dans les cintres pour revenir plus tard, incomplets, en reconstituant un espace plus petit, par exemple pour entourer un mannequin-soldat mort laissé au sol mais invisible aux yeux des personnages du vaudeville.

La mise en place de ces éléments de décor se fait à vue, les câbles de suspension restent visibles, comme autant éléments de jeu permettant tout aussi bien de faire bouger les décors que de souligner le côté ludique et fabriqué du cabaret. L'installation de la toile peinte servant de fond au spectacle de l'amuseur public et les écrans de projection (nécessaires pour la séquence évoquant les avancées de l'Art moderne avec les *Demoiselles d'Avignon* de Picasso, ainsi que pour la scène de la conférence sur l'hystérie) descendent des cintres également, leur installation simultanée renforçant l'idée de coexistence d'événements en apparence asynchrones.

Outre l'utilisation des cintres pour faire apparaître les éléments de décor ou modifier l'espace, d'autres principes d'entrée/sortie de meubles ou d'objets sont imaginés pour multiplier et rendre fluides les passages d'une séquence à une autre : des meubles ou des éléments de décor sont pourvus de roulettes, et leur déplacement mis en situation dynamise fortement le passage d'une scène à l'autre : une des premières scènes montre Rose, la bonne des Follavoine rejoindre en chantant une cabane qui est identifiée comme un WC de jardin ; la scène suivante commence par l'avancée de la cabane « comme par enchantement » c'est-à-dire sans manipulateur visible (un double fond est prévu pour le comédien). Follavoine sort de ce WC de jardin et son apparition fait se concrétiser le salon : les murs et les meubles descendent des cintres autour de lui au fur à mesure de son déplacement. C'est sa présence qui fait se créer les lieux, qui les révèle; ce principe s'impose comme une des grandes lignes directrices de ce projet.

L'inspiration stylistique des décors et objets peut faire référence aux styles hétéroclites et aux arts nouveaux de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, mais nous les revisiterons allègrement, sans craindre de nous en éloigner fortement pour servir au mieux le propos dramaturgique. La reconstitution historique, si difficile à réaliser au théâtre, n'est d'ailleurs pas le but à atteindre.

Il est clair que cette scénographie, ne demandant aucune construction lourde et fixe au sol, mais s'appuyant sur des éléments libres et changeants, a été conçue pour des plateaux de théâtre équipés d'un gril technique classique et performant. Et la forme même du cabaret avec la présence permanente d'un petit orchestre sur scène, permet d'investir spécialement les grandes scènes de nos théâtres.

Description du spectacle

Proche du music-hall, « l'homme-radio » ouvrira ce spectacle. Il sera notre machine à remonter le temps. Dans ce numéro, ce clown énigmatique joue le passage d'une station radio à l'autre comme lorsqu'on tourne le bouton des fréquences. Des courts fragments de chansons et des bribes de discours succèdent aux interférences inaudibles. Nous l'accompagnons dans un voyage dans le temps qui rembobinera un fil musical depuis *Bad Romance* de Lady Gaga jusqu'à *Fascination* de Paulette Goddard en passant par Mickael Jackson, Claude François, les Beatles, Édith Piaf, les Andrews Sisters, Charles Trenet, Louis Armstrong et Joséphine Baker. De courtes phrases s'immiscent également en évoquant de grands événements en rapport avec certaines thématiques du spectacle. Démarrant par exemple avec le bout de phrase suivante « À ce stade, le réchauffement climatique est tel qu'il apparaît évident que des villes comme Venise... », on retrouverait ensuite chaque fois en quelques mots les évocations du 11 Septembre, la découverte de l'ADN humain, le génocide rwandais, la chute du Mur de Berlin, les Diables Rouges à Mexico, Martin Luther King, les « Premiers pas sur la Lune », le droit de vote accordé aux femmes, De Gaulle, Hitler... Mais aussi quelques films emblématiques (*Harry Potter*, *La grande vadrouille*, *Singing in the rain*, *Les enfants du paradis*...).

Ce numéro d'homme-orchestre nous a été inspiré par notre rencontre avec Bruce Ellison qui interprétera ce numéro virtuose. On retrouvera plus d'une fois dans notre projet cette façon proche du music-hall de créer des séquences en partant des univers singuliers des artistes que nous avons rassemblés.

Ce prologue dévoile ensuite les musiciens qui attaquent un des grands tubes du début du 20^{ème} siècle : *Reviens* de Fragson. Nous sommes plongés dans l'atmosphère d'un cabaret magnifiant une soprano, comme c'était souvent le cas à l'époque pour les répertoires proches de l'opérette. Cette chanson sera interprétée par Julie Mossay qui a accepté de se prêter à notre jeu théâtral, amenant à celui-ci l'excellence de sa voix lyrique. Cette chanson comme toutes celles composant la partition musicale du spectacle sera fortement réinterprétée par notre directeur musical, Marc Hérouet (cf. chapitre « direction musicale »).

Une bonne à tout faire prend ensuite le relais. En dehors du cabaret, elle fredonne l'air à la mode qu'elle vient d'entendre et le distord dans tous les sens comme sous l'effet d'un passage de l'opérette au dessin animé. Les numéros musicaux modernistes comme celui-là seront interprétés par la chanteuse et comédienne Bénédicte Davin dont les recherches phoniques ont déjà proposé dans plusieurs de nos spectacles des moments tissant des liens très personnels entre musique contemporaine, univers expressionniste et accents clownesques.

[illegible]

Sur cette déduction fallacieuse, la musique des tambourinaires du Burundi envahit l'espace sonore sous leurs regards effrayés. Apparaissent en projection des fragments géants des *Demoiselles d'Avignon*, connu comme le premier tableau cubiste, peint en 1907 par un Picasso séduit et intrigué par la découverte de la vision africaine, ouvrant la voie à une modernité picturale inouïe et dont l'incroyable précocité frappe encore aujourd'hui.

Le décor d'*On purge Bébé !* se met alors à sautiller comme sous l'effet du rythme d'un ragtime qui a pris le relais des percussions africaines. Le cabaret s'éveille à nouveau pour une séquence qui voyage dans les influences de la musique noire : un ragtime d'Éric Satie est interprété par la soprano sous l'œil réprobateur du couple. Cette musique « moderne » est bientôt relayé par un medley de bossa et de mambo racistes (*À la Martinique, La Cabane Bambou...*) dans lequel les Follavoine se reconnaissent bien mieux. Dans le cabaret, à la manière des films muets, un artiste noir est humilié par un imprésario qui le pousse à singer des attitudes simiesques (nous évoquerons ici la vie d'un ancien esclave cubain échoué en Europe à la fin du XIXème. Engagé dans un cirque parisien, il devient le « Clown Chocolat » qui incarne le stéréotype du nègre stupide, souffre-douleur d'un clown blanc colérique et cruel).

D'une manière simple, la juxtaposition des deux images sur le plateau - un écran avec la projection des *Demoiselles d'Avignon* et une toile peinte au décor clairement naturaliste - fait se côtoyer et s'opposer des courants artistiques coexistant.



Les Follavoine rejoignent ensuite l'humoriste raciste et sortent à ses côtés en dansant et en chantant. Un téléphone descend alors sur scène en sonnant. L'artiste noir s'en saisit et se lance dans le ragtime endiablé *Hello, my Baby* qui faisait fureur en 1900 outre-Atlantique.

Déboulant du fond de scène et en redémarrant la scène où ils l'avaient laissée, le couple rejoint l'avant du plateau tandis que leur salon se recompose autour d'eux (voir scénographie). Ils poursuivent leur dispute hystérique, focalisés chacun sur leur centre d'intérêt personnel.

Cette succession de séquences renvoie avec évidence à un spectacle coupé, un cabaret qui tend à transmettre l'esprit d'une époque tel que nous l'avons perçu.

On purge Bébé ! dont nous exploiterons tous les ressorts comiques agira comme un révélateur du nombrilisme de certains. Les séquences adjointes révéleront quant à elles d'autres composantes de cette société comme par exemple dans la séquence précédente, le racisme ordinaire et la richesse des cultures émergentes.

On purge Bébé ! est également utilisé comme un fil conducteur menant de la fin de la Belle Époque à la Grande Guerre. Nous saisissons les allusions à celle-ci présentes dans la pièce comme autant de fenêtres pour y pointer une focale.

Voici deux séquences qui ont été construites dans cette optique. Dans les deux cas, la Der des Ders traverse l'espace des Follavoine mais dans la première séquence, nous sommes à l'heure de la mobilisation enthousiaste et pour la seconde dans l'horreur d'un conflit qui s'enlise.

Séquence de guerre 1

Portant avec fougue une chanson patriotique et un énorme drapeau rouge qui claque au vent (mis en mouvement), la chanteuse lyrique, le visage figé dans une grimace souriante avance vers l'avant-scène. Elle est accompagnée d'un groupe de personnages qui, comme elle, semblent enthousiastes. Ils tirent derrière eux d'énormes sacs cousus dans les drapeaux d'une partie des nations qui participeront à cette première guerre mondiale. Ils en sortent un jeune homme qu'ils habillent d'un uniforme tandis que le chant patriotique se transforme en medley chaotique qui passe du français à l'allemand puis à l'anglais, l'italien, le serbe, le polonais... Le groupe sort aussi de ces sacs des paquets dont il charge le soldat partant pour le front (dont un pot de chambre, sans doute fourni par Follavoine). Écrasé par le poids dont l'afflige la population, le jeune militaire entame pourtant *Ma p'tit Mimi*, une chanson entraînante à la gloire de la mitrailleuse (paroles collées en 1914 sur l'air de *La petite Tonkinoise* de Vincent Scotto). Mais des bruits de combat se font entendre et le chœur qui l'accompagnait recule laissant progressivement seul le jeune soldat qui tente de poursuivre son chant. La focale d'éclairage se resserre sur lui, adossé au bureau, face aux spectateurs. Il se retourne, épaule son fusil et s'effondre foudroyé. Le cadavre restera (l'acteur étant habilement remplacé par un mannequin également extrait d'un des sacs) étendu à proximité du bureau durant toute la suite du spectacle. Les Follavoine auront donc à l'enjamber pour poursuivre leurs affaires de toutes sortes.



Séquence de guerre 2

Un soldat entre dans l'espace d'*On purge Bébé*. D'une extrême maigreur, son aspect est fantomatique. Avec lui, une ambiance lugubre envahit le plateau (changements de son et d'éclairage, les murs du décor se rapprochent). De la bouche du soldat sortent les bribes hésitantes d'une lugubre berceuse.

La complainte de Saint Nicolas

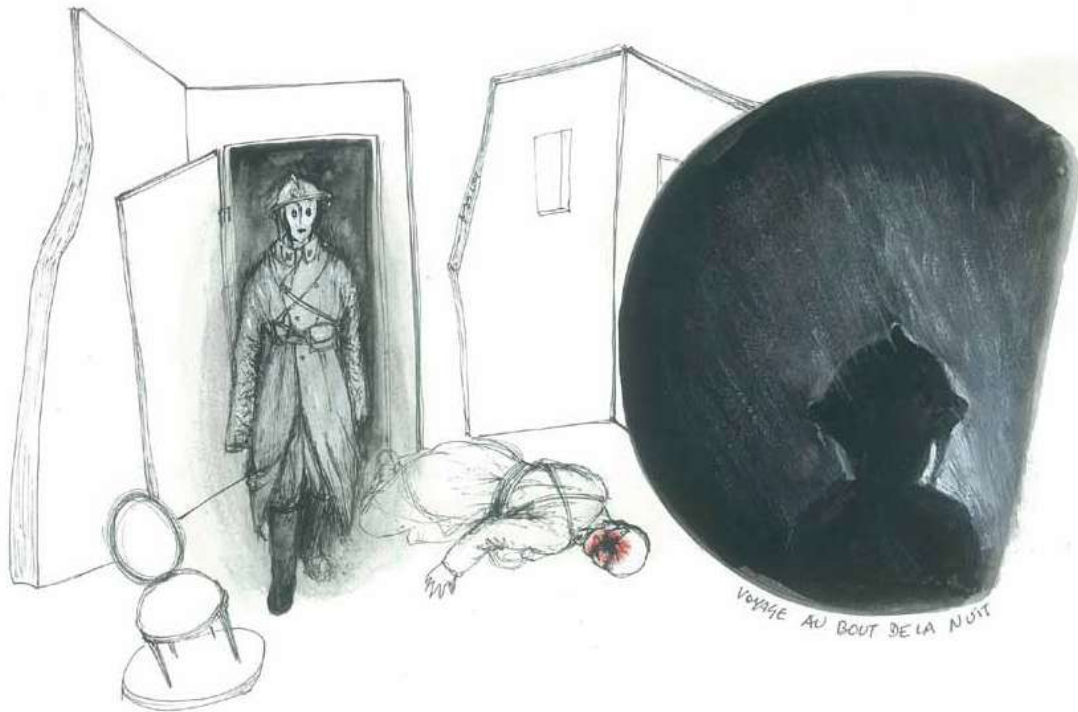
*Il était trois petits enfants
 Qui s'en allaient glaner aux champs.
 S'en vont au soir chez un boucher.
 « Boucher, voudrais-tu nous loger ?
 Entrez, entrez, petits enfants,
 Il y a de la place assurément. »
 Ils n'étaient pas sitôt entrés,
 Que le boucher les a tués,
 Les a coupés en petits morceaux,
 Mis au saloir comme pourceaux.*

Un autre soldat habillé d'un uniforme trop grand le rejoint à quelque distance et, tandis que la chansonnette se fait plus parcellaire, il entame un extrait de *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Exceptionnel témoignage romancé des premiers combats.

Extrait à titre indicatif :

Le colonel ne bronchait pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! »

Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! C'était même reconnu, encouragé sans doute par des gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépucelé.



Vient alors la chanteuse lyrique, en personnage épique, elle interprète une de ces chansons à la mode avant-guerre et sur lesquelles les poilus collaient des paroles désespérées. *La chanson de Craonne* est de celle-là. Pendant cet air, elle retourne le cadavre étendu devant le bureau et découvre son visage de gueule cassée.

***C'est malheureux d'avoir sur les grands boulevards
 Tous ces gros qui font la foire
 Si pour eux la vie est rose
 Pour nous c'est pas la même chose
 Au lieu d'se cacher tous ces embusqués
 F'raient mieux d'monter aux tranchées
 Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien
 Nous autres les pauv' purotins
 Et les camarades sont étendus là
 Pour défendr' les biens de ces messieurs là
 Refrain :
 Ceux qu'ont le pognon, ceux-là reviendront
 Car c'est pour eux qu'on crève
 Mais c'est fini, nous, les troufions
 On va se mettre en grève
 Ce sera vot' tour messieurs les gros
 De monter sur l'plateau
 Si vous voulez faire la guerre
 Payez-la de votre peau***

Dans ce *Cabaret du bout de la nuit*, certaines chansons nous content le destin tragique de la fille naturelle d'une pauvre ouvrière et son assassinat sur le trottoir (*L'hirondelle du faubourg*), d'autres narrent les vies domestiques de ces bonnes à tout faire qui, taillables et corvéables à merci 7 jours sur 7 à toutes heures du jour et de la nuit, portaient si bien leur nom (*Les amis de Monsieur*) ou la misère qui frappait à tout crin (*La sérénade du pavé*). Ailleurs, c'est le travail des enfants qui est pleuré dans des chansons réalistes, ancêtres du reportage caméra au poing (*Li p'tit houyeu*) ou les luttes ouvrières (*Les mains blanches*).

Explicitons rapidement nos projets par rapport à ces chansons en en présentant quelques-unes.

- Voir figurer *Li p'tit houyeu* nous semblait pertinent. Tout d'abord pour sa force narrative qui conte la misère des familles de mineurs et la dangerosité des conditions de travail des enfants travailleurs. Mais aussi parce que cette chanson fait partie de notre patrimoine culturel et qu'il est bien rare d'entendre sur de grandes scènes de notre communauté cette langue que tous parlaient encore il n'y a pas très longtemps. En nous servant de la nécessaire traduction des paroles de cette chanson, nous évoquerons aussi les grèves sanglantes qui ont marqué cette époque : tandis qu'au premier plan une femme berce son enfant en chantant la valse en wallon, à l'arrière plan, 4 ou 5 travailleurs en salopettes forment un groupe serré déployant de gros efforts, quasi désespérés, pour placer un écran qui permettra de capter les mots de la traduction en projection.

- Lorsque Follavoine veut démontrer la solidité de son pot de chambre incassable au représentant du Ministère de la Guerre, celui-ci se brise en mille morceaux.

Chouilloux : C'est cassé !

Follavoine : Hein ?

Chouilloux : C'est cassé !

Follavoine : Ah ! oui, c'est... c'est cassé.

Enchaîne alors par effet de collage une chanson interprétée par un homme travesti, maquillé, coiffé et vêtu avec l'élégance d'une grande bourgeoise. A grand renfort d'expressions étudiées, il interprète *Le vase brisé* de Sully Prudhomme tout d'abord à la manière de Sarah Bernhardt puis sur une musique inspirée par l'univers de la tragédienne de la chanson française, Damia.

Le vase où meurt cette verveine

D'un coup d'éventail fut fêlé ;

Le coup dut l'effleurer à peine :

Aucun bruit ne l'a révélé.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,

Le suc des fleurs s'est épuisé ;

Personne encore ne s'en doute ;

N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,

Effleurant le cœur, le meurtrit ;

Puis le cœur se fend de lui-même,

La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,

Il sent croître et pleurer tout bas

Sa blessure fine et profonde ;

Il est brisé, n'y touchez pas.

À la fin de l'air, l'interprète effectue l'offrande suprême en donnant son cœur brisé à son amant : de son corsage généreux elle extirpe l'organe vital sanguinolent. La focale revient sur le décor d'*On purge Bébé* !.

Chouilloux : Il n'y a pas!... ça n'est pas un effet d'optique.

Follavoine : Non ! non ! C'est bien cassé ! C'est curieux !

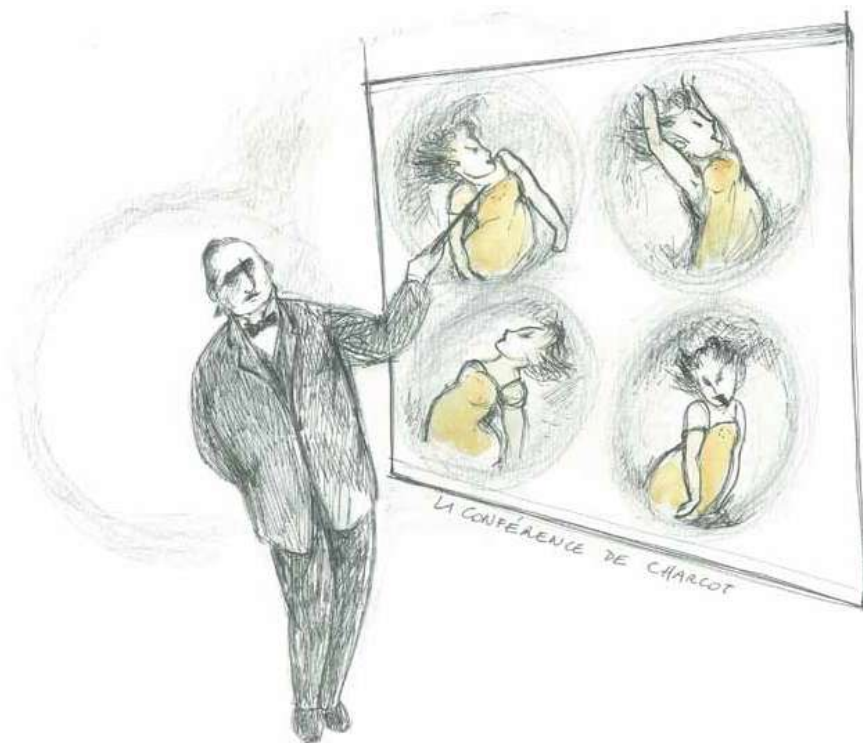
Je ne comprends pas ! car, enfin, je vous jure

c'est la première fois que ça lui arrive.

- Sur *La Sérénade du pavé*, quelques prostituées, pauvrement vêtues, racolent sur le pavé. La rue est symbolisée par deux réverbères et un éclairage cadré. Les filles prennent des poses sensées être aguichantes mais le rythme d'exécution des différentes figures est trop rapide pour ne pas faire penser à une caricature de séduction vide de réelle sensualité. Un homme approche. Après un rapide conciliabule, l'affaire semble conclue mais l'homme sort un couteau et poignarde la jeune femme. L'homme s'enfuit tandis qu'un brancard emmène l'infortunée. A l'hôpital, le médecin en chef découvre la dramatique destinée de cette enfant naturelle abandonnée par son père. *L'hirondelle du faubourg* sera mise en scène à la manière d'une comédie musicale, chaque personnage étant interprété par un artiste (la narratrice, le médecin, l'hirondelle). Les infirmières poussant d'une manière soigneusement chorégraphiée les lits des malades (chanteurs et mannequins), arrivent en chantant et en dansant.

Remarque : Cette séquence renvoie à un des personnages les plus terrifiants de l'époque, Landru, reconnu coupable du meurtre de plus d'une dizaine de femmes mais aussi au théâtre d'épouvante inventé à l'époque, le Théâtre du Grand-Guignol.

- Nous évoquerons les recherches sur l'hystérie féminine du Docteur Charcot à la Salpêtrière dont Freud dénonça quelques années plus tard l'inexactitude. Dans une micro-conférence inspirée par celles-ci, un médecin démontrera l'hystérie de Julie Follavoine. Il s'appuiera sur une série de clichés photographiques fixant des attitudes singulières adoptées par celle-ci dans les minutes qui ont précédé sa prise de parole.



Même s'il est nécessaire et intéressant de pouvoir identifier les périodes de la Belle Époque et de la Grande Guerre, aucun diktat de reconstitution historique stricte ne limitera notre imaginaire pour dessiner les personnages qui hantent le *Cabaret du bout de la nuit*. C'est la démarche dramaturgique propre à chaque séquence qui sert de terrain pour la recherche formelle des protagonistes et de leur environnement.

Le principe même du spectacle choral, où chaque acteur/chanteur doit prendre en charge plusieurs rôles, avec des changements rapides de costumes dans des situations très variées, sera pris en compte dans la création des personnages.

Cependant, certains rôles stigmatisent plus clairement que d'autres l'image de la Belle Époque, comme la Diva chantant *Reviens* dans le début du Cabaret : silhouette somptueuse au chapeau incroyable, elle semble se détacher d'une affiche ou d'une photographie de l'époque, avec sa longue robe à corset coupée avec art dans des matières chatoyantes. Par la beauté du costume, elle peut devenir un objet sensuel exposé aux regards des hommes et participer ainsi au décryptage de l'image de la femme. Le contraste sera d'autant plus pertinent lorsque Rose la bonne, silhouette nettement plus comique, nous donnera une toute autre version de la même chanson.

Si le Travesti reprend aussi à sa façon le rôle d'une Diva, s'il est traversé par l'image de Sarah Bernhardt, cette fois la référence sera revue au travers du prisme d'un numéro de music-hall.

Le costume faisant le soldat, les uniformes militaires eux aussi respecteront l'époque, du moins dans les grandes lignes. Pour ces costumes, il sera probablement opportun d'envisager des recherches dans les réserves des théâtres partenaires.

Quant aux personnages de *On purge Bébé !*, c'est bien plus leur caractère excessif, fortement éloigné du naturalisme, qui construira leur image singulière. Julie Follavoine, à peine vêtue, est toute en cheveux hirsutes, comme constamment électrifiés. Des emprunts aux pièces vestimentaires typiques peuvent être utilisés pour leur adéquation, mais en les exagérant : par exemple, les faux-cols de Follavoine sont bien trop hauts et lui imposent une attitude rigide et des mouvements stylisés.

La bonne va promener son air faussement ingénu et inventif dans plusieurs séquences ; son personnage véhiculera l'idée d'une classe sociale dite inférieure au sens plus large que celui de l'époque.

Ainsi, nous nous attacherons à définir visuellement les nombreux personnages joués par les 7 comédiens/chanteurs en fonction de leurs interventions ; deux exemples peuvent être cités : l'homme-radio portera un costume suffisamment neutre pour traverser les époques et les infirmières de *L'hirondelle du faubourg* exhiberont des uniformes revisités dans un style évoquant les comédies musicales. Les musiciens formeront un groupe élégant avec des costumes trois pièces noirs intemporels mais dont l'ajout de faux-cols particuliers les rattachera à l'évocation de l'époque.



Il ne s'agira pas de recréer en direct les enregistrements de l'époque avec leurs grésillements constants et leur absence de graves. Le répertoire choisi sera néanmoins puisé dans l'énorme réservoir des chansons composées entre l'aube de la Belle Époque et la fin de la Grande Guerre. Certaines d'entre elles sont des tubes qui ont traversé les âges, d'autres ont disparu avec une époque dont elles furent l'expression singulière.

Au tournant du XIXème siècle, portée par l'héritage grandiose et massif des Strauss, la valse est avec la marche, la matrice de la musique du nouveau siècle. Mais Outre-Atlantique, la syncope africaine donne naissance au cake-walk, au ragtime et déjà au jazz qui, avec l'improvisation, invente les premières interactions immédiates entre les musiciens. La rythmique tribale emmenée par les esclaves en Amérique centrale et du sud inspire aux Créoles une musique au carrefour de la musique africaine et espagnole, l'émergence du tango, du mambo, de la rumba, de la bossa et de nombreuses autres musiques dansantes dérivées. La musique populaire européenne, restée jusque-là à l'écart de ces influences africaines, découvre avec frénésie ces nouvelles rythmiques.

Valse, bossa nova, ragtime exploseront dans notre *Cabaret du bout de la nuit* qui se permettra aussi des détours par le swing, le jazz, le rock... Le principe d'adaptation préservera les mélodies mais pour chaque morceau, nous rechercherons la façon la plus attrayante de le présenter aujourd'hui. Prenons à titre d'exemple la chanson *Reviens* de Fragson. Il s'agit d'une très belle valse mais, dans son enregistrement d'époque, seules des oreilles exercées sont à même de l'apprécier. Le travail effectué sur l'arrangement et l'environnement tendra à la transcender sans y changer une seule note. La ré-harmonisation quant à elle aura la vertu de quitter la platitude de la convention harmonique de l'époque en donnant de l'ouverture au morceau. L'adaptation swing de la chanson avec l'ajout de la contrebasse et la batterie mettra en évidence la beauté de cette mélodie sans âge.

Prenons un autre exemple : une mise en relation des percussions traditionnelles africaines avec le ragtime de *Hello, my Baby* tracera la filiation rythmique entre ces deux pôles. La bossa nova de *Á la Martinique* du même Fragson qui participera à ce développement rendra compte, en s'appuyant sur les mêmes origines rythmiques, d'un tout autre point de vue : celui d'un racisme moqueur très répandu en Europe durant cette période d'expansion colonialiste. En rassemblant ces chansons dans une même séquence, dans un même morceau pourrait-on dire, en ajoutant à celui-ci une théâtralisation porteuse de sens, un véritable scénario musical se met en place. Les parties chantées du spectacle ne s'inscrivent donc pas prioritairement dans une logique de tour de chant mais affirment plutôt leur filiation avec la comédie musicale et le music-hall.

Textuels

On purge Bébé ! de Georges Feydeau
La cinquantaine inspiré par Georges Courteline
Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline
Le vase brisé de Sully Prudhomme

Musicaux

Reviens de Fragson - valse romantique - 1910
Les mains blanches de Montéhus - chanson militante - 1910
Hello my Baby de Howard et Emerson - ragtime endiablé 1900
À la Martinique de Fragson 1912 et *À la Cabane Bambou* de Mayol 1900 - chansons comiques à caractère raciste
L'hirondelle du faubourg de Bénech et Dumont - valse mélodramatique sur le destin d'une prostituée - 1912
La sérénade du pavé de Jean Varney (Eugénie Buffet) - 1894
Les amis de Monsieur de Fragson - chanson de bonne à tout faire - 1906
When Alexander takes his ragtime band to France - ragtime militaire inspiré par Irvin Berling sur le débarquement des troupes américaines - 1917
Li p'tit houyeu - chanson populaire wallonne sur le travail des enfants
Ma p'tit Mimi - chanson patriotique et guerrière - 1914
La chanson de Craonne - sur l'horreur de la guerre chantée par les poilus - 1917
En avant les p'tits gars de Fragson – chanson de propagande guerrière

Music-hall

L'homme-radio.
Numéro inspiré par les recherches de Charcot sur l'hystérie
Numéro du Clown Chocolat.

Sources des recherches

http://www.larousse.fr/archives/histoire_de_france/page/102
http://www.regardsdefemmes.com/Documents/10mots/Extrait_10mots_chronologie_Droits_Femmes.pdf
<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/evolution-sociale-de-la-belgique/droits-politiques-et-revendications-sociales>
http://vaugeladed.perso.neuf.fr/conditions_%20travail_XIX.htm
<http://lewebpedagogique.com/hgecfillion/files/livret-slov.pdf>
<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/evolution-sociale-de-la-belgique/droits-politiques-et-revendications-sociales>
http://vaugeladed.perso.neuf.fr/conditions_%20travail_XIX.htm
<http://lewebpedagogique.com/hgecfillion/files/livret-slov.pdf>
<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/evolution-sociale-de-la-belgique/droits-politiques-et-revendications-sociales>
http://vaugeladed.perso.neuf.fr/conditions_%20travail_XIX.htm
<http://lewebpedagogique.com/hgecfillion/files/livret-slov.pdf>
<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/evolution-sociale-de-la-belgique/droits-politiques-et-revendications-sociales>
http://vaugeladed.perso.neuf.fr/conditions_%20travail_XIX.htm
<http://lewebpedagogique.com/hgecfillion/files/livret-slov.pdf>
<http://tnhistoiresix.tableau-noir.net/pages/bourgeoisie.html>
<http://nicolasbouleau.eu/page-globale/les-courees-a-roubaix>
Yvonne Cretté-Breton *Mémoires d'une bonne*.
<http://www.histoire-en-question.fr/reportage/bonnes/corveables.html>
<http://www.forumfr.com/sujet599053-les-domestiques-au-xixe-siecle.html>
Ernest Psichari, Carnets de route, 1907. <http://bruno.bitin.fr/du-racisme-colonial-au-racialisme.html>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Racisme>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Racialisme>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Chronologie_de_l'abolition_de_l'esclavage
http://fr.wikipedia.org/wiki/Abolition_de_l'esclavage
http://fr.wikipedia.org/wiki/Zoo_humain
<http://phmailleux.e-monsite.com/pages/expo-1958-problemes-congolais-joseph-mabolia.html>
L'Aventure de l'Art au xx^e siècle – CHENE HACHETTE
<http://www.centreculturelbalavoine.fr/Exposition-Collective-1900-1920-les-annees-folles.aspx>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Cabaret>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ragtime>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Revue_n%C3%A8gre
http://www.lcr-lagauche.be/cm/index.php?view=article&id=443:les-crimes-de-la-belgique-coloniale-au-congo-devoir-de-memoire&option=com_content&Itemid=53

Ce projet de spectacle résulte d'un travail en équipe réunissant Axel DE BOOSERÉ et Maggy JACOT qui en assument la conception générale et Marc HÉROUET qui porte la direction musicale. La recherche individuelle de chacun des intervenants dans son domaine de prédilection s'est appuyée sur une réflexion partagée sur bien des aspects composant ce projet. Celui-ci a pu bénéficier des connaissances encyclopédiques de Marc DANVAL.

Conception et mise en scène Axel De Booseré & Maggy Jacot / **Direction musicale** Marc Hérouet / **Espaces sonores** François Joinville / **Eclairages** Gérard Maraite / **Scénographie- costumes** Maggy Jacot / **Chorégraphies** Darren Ross / **Assistanat à la mise en scène** François Bertrand / **Assistanat à la scénographie** Rüdiger Flörke / **Réalisation des accessoires** Marie-Ghislaine Losseau, Nelly Wullaer / **Vidéos** Joachim Del Puppo

Avec

Mireille Bailly, François Bertrand, Didier Colfs, Isadora De Booseré, Bruce Ellison, Fabian Finkels, Ambre Grouwels, Jean-Luc Piroux

Musiciens

Piano – clavier – accordéon – percussions Marc Hérouet

Batterie – percussions Jean-Luc Vanlommel

Trompette – chœurs René Desmaele

Saxophone – clarinette Pierre Spataro

Basse électrique et acoustique René Stock

Création Compagnie POP-UP

En coproduction avec le Théâtre de Liège, le Théâtre National/Bruxelles, les Théâtres de la Ville de Luxembourg. Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Service du Théâtre.

Théâtre de Liège /// Spectacle d'ouverture de la saison

Salle de la Grande Main /// Les mardi 7, jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 octobre à 20 :00, le mercredi 8 octobre à 19 :00

Durée +/- 1h 30 /// Tarif A

Réalisation du dossier : Compagnie Pop-up, Bernadette Riga. **Mise en ligne :** Nathalie Peeters – Théâtre de Liège

Pour contacter le service pédagogique du Théâtre de Liège

Bernadette Riga

04/ 344 71

b.riga@theatredeliège.be

Sophie Piret

04/ 344 71 91

s.piret@theatredeliège.be

Aline Dethise

04/ 344 71 69

a.dethise@theatredeliège.be

